

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

114
CENT-TREIZIEME NUMERO

OCTOBRE 1914



MONTREAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue Lagauchetière Est

1914

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Chez

Lettre c
culée

UNE
Mo

nées de ve
sommes au
franchi pr
On aurait
pour se fai
lieu sûr qu

Il vous t
aujourd'hui
tion. " Av
est-elle ten
bien aux Es

CANADA

Chez les Esquimaux de Chesterfield-Inlet

Lettre du R. P. Turquetil, Oblat de Marie-Immaculée, à Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin

RÉAL.

UNE longue et heureuse traversée nous a conduits de Montréal à Chesterfield-Inlet. Quarante-deux journées de voyage, sans aucun ennui, ni mal de mer. Nous sommes arrivés ici joyeux et pleins d'espérance, après avoir franchi près de 5,000 kilomètres. Tout a marché à souhait. On aurait dit que le vent attendait que nous fussions au port pour se faire sentir. Nous étions toujours à l'ancre et en lieu sûr quand s'élevait la tempête.

Il vous tarde sans doute de savoir où nous en sommes aujourd'hui dans nos travaux de construction et d'installation. " Avons-nous pu bâtir notre maison-chapelle ? La vie est-elle tenable ici ? Pouvons-nous espérer de faire quelque bien aux Esquimaux ? "

A toutes ces questions, avant d'entrer dans les détails, je réponds : Oui, oui, nous sommes installés ici, petitement, pauvrement, sans doute ; mais nous ne manquons pas du nécessaire, nous nous sentons réellement heureux. Les officiers de la Gendarmerie et l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson nous font la faveur de prendre toutes nos lettres. Nous ne pouvons cependant abuser de leur bonne volonté. Songez que d'ici à la gare la plus proche (Gimli sur le lac Winnipeg) il y a 2,500 kilomètres à faire en traîneau à chiens. Ainsi, écrivons-nous, le Père Leblanc et moi, sur papier pelure et, pour ne pas multiplier les enveloppes qui à elles seules pèseraient plus que tout le reste, nous vous adressons nombre de lettres en vous priant de les faire parvenir à leur destination respective (parents, bienfaiteurs, amis.

I

Le 3 septembre 1912, le *Nascopie* jetait l'ancre sur la côte sud de Chesterfield-Inlet. C'est là que, en 1911, la Compagnie de la Baie d'Hudson a établi un poste de traite pour les Esquimaux.

Une maison rectangulaire, qui sert à la fois de résidence, de bureau, de magasin et de dépôt, est le seul indice de civilisation que nous apercevons. Pas la moindre trace de végétation ou de verdure. Partout le sol nu et sauvage. Heureusement un camp nombreux d'Esquimaux attire nos regards et sa vue nous charme plus que l'aspect de belles forêts.

Not
joie et
pointe
de rocl
glaces

Au s
vingt-d
impatie
regarde
tous les
gens.

Mon
Esquima
jusqu'ici
propreté
intelliges
à vivre s

Nous
mission.
placemen
se montre

Le post
pour trois
cailloux é
mêle un p

Cependa

Notre chaloupe nous conduit au rivage. Le cœur plein de joie et de confiance, nous mettons pied à terre sur cette pointe en forme de couteau élevé, à pente raide et toute faite de rochers dénudés, arrondis, polis ou fendus par l'action des glaces et des vagues.

Au sommet et sur les flancs de la colline sont dressées les vingt-deux tentes du camp des indigènes. Ils attendaient impatiemment l'arrivée du *steamer*. Tout le monde nous regarde avec surprise. Notre soutane et notre croix attirent tous les regards. Voilà, certes, du nouveau pour ces pauvres gens.

Mon confrère est frappé de la supériorité évidente de ces Esquimaux comparés à ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Leurs manières franches, aisées, naturelles et leur propreté font plaisir à voir. Ils donnent l'impression d'une intelligence vive, ouverte, à tel point que la pensée d'avoir à vivre avec ces gens n'a rien qui effraie.

Nous nous mettons en quête d'un site convenable pour la mission. Descendant le coteau abrupt qui n'offre aucun emplacement, nous saluons M. Ford, agent de la Compagnie qui se montre heureux de recevoir des compagnons de solitude.

Le poste est établi au bas du coteau : il y a là place à peine pour trois petites maisons. Partout ailleurs ce ne sont que cailloux épars qui semblent avoir été charriés et jetés pêle-mêle un peu partout.

* * *

Cependant, à bord du *Nascopie*, on précipite le débarque-

ment. Voilà déjà deux barques qui abordent. Mais la marée est basse, et eiles ne peuvent approcher. Hommes, femmes, enfants, tous se mettent à l'œuvre. Hélas ! l'eau se retire toujours et les chaloupes menacent de rester à sec.

Alors charbon, bois de construction, sont jetés à l'eau, et il est curieux de voir tout le monde chaussé de bottes de poutre, travailler dans l'eau jusqu'à mi-jambe, sans précipitation, ni désordre.

Malheureusement nos marchandises sont mélangées avec celles de la Compagnie. Nous surveillons le débarquement, afin de contrôler et séparer autant que possible ce qui nous appartient. Quand au bois de construction, il n'y faut pas songer. Les cordes qui attachaient les planches dix par dix sont brisées, la compagnie a apporté environ 12,000 pieds de bois pour élever un magasin et tout est pêle-mêle, moitié dans l'eau, moitié à terre, dans le plus beau désordre.

Comment ferons-nous et combien nous faudra-t-il de temps pour tout démêler ? Ah ! nous ne sommes plus aux gares de chemin de fer ; nous sommes en mission maintenant. Les difficultés commencent.

Les Esquimaux ont vite remarqué que tout le monde, capitaine, officiers, matelots et même l'agent de la compagnie qui demeure avec eux, nous disent toujours : "*Father* (Père)." Evidemment, nous ne pouvons être les pères de tout ce monde. C'est donc un titre de respect. Ils ne l'ont jamais entendu donner à personne. Ils comprennent aussi que nous avons du chargement, des caisses, du bois ; nous ne sommes donc pas de simples visiteurs, nous allons nous établir ici.

Alors ils ont toutes les attentions possibles pour nous. Sur

un sir
dépos
Le
sation
vie qu
tiers ?
Savez-

Le le
départ,
lance ur
rait à n
Nous
laissés à
tive, san
apporté
Nous e
profiter
a ordre d
rien, il n
diriger les
se sont ré
ici des ou
Nous di
qui sera
deux perç

un simple geste, ils devinent ce qu'il y a à faire. Avant de déposer leur fardeau, ils demandent où il faut le mettre.

Le soir, nous retournons souper à bord et toute la conversation roule sur notre future installation et sur le genre de vie que nous allons entreprendre. " Etes-vous bons charpentiers ? nous demande-t-on. Comment ferez-vous une église ? Savez-vous faire le pain ? " . . . etc.

II

Le lendemain, à 10 heures, le *Nascopie* donne le signal du départ, lève l'ancre, s'ébranle, pivote lentement sur lui-même, lance un dernier coup de sifflet en signe d'adieu puis disparaît à nos regards.

Nous voilà donc, cette fois, à Chesterfield-Inlet, seuls, laissés à nous-mêmes, avec un immense travail en perspective, sans autres ressources que ce que nous avons appris et apporté de la civilisation.

Nous espérions trouver un charpentier à la Compagnie et profiter de son expérience. Hélas ! M. Ford nous déclare qu'il a ordre de construire un magasin, mais que, n'y entendant rien, il n'osera pas commencer à moins que je veuille bien diriger les Esquimaux. Je ne pouvais refuser. Voilà comment se sont réalisés les espérances que nous avions de trouver ici des ouvriers expérimentés !

Nous dressons d'abord notre tente, grande maison en toile qui sera notre habitation provisoire. Elle est montée sur deux perches et retenue par de longs cordages fixés aux ro-

chers des alentours. Sous ce mince abri nous entassons tout ce qui risque de se détériorer à l'extérieur : harmonium, caisses contenant les ornements, les linges d'autels, les vases, etc.

En avant nous réservons un petit espace où, le soir, nous installons nos lits de camp. Voilà le dortoir ! Au réveil, le lendemain, nous ouvrirons nos chapelles portatives. Voilà la chapelle. Il faudra bien déjeuner aussi. Du même coup, sans autre changement de décor, nous aurons le réfectoire. Le reste du jour, la tente ne sera pas habitée, nous serons occupés à bâtir. Il est vrai que les chiens du voisinage essaieront et réussiront bien à y venir faire la sieste, surtout s'ils sentent quelque reste de viande ; mais qu'y faire ?

Faute d'espace à l'intérieur, nous avons à l'extérieur, en avant et tout près de la porte, comme une muraille de caisses empilées et recouvertes d'une toile cirée.

Ouvrons une caisse de thé, de sucre, un baril de biscuits de marin, sortons quelques boîtes de viande en conserves. Avec deux livres de pain que nous avons reçues du *Nascopie*, ce sera notre premier repas. Il ne nous satisferait guère ailleurs, peut-être ; mais ici nous le prenons avec bon appétit et d'un cœur joyeux.

* * *

Nous sommes chez nous.

Le soir nous faisons ensemble la prière.

Malgré tout son enthousiasme et sa joie, le Père Leblanc

éprouv
lorsqu'
put de
trappé
lit de c
il jeté
main, f
Il fal
de la C
penser
bois à d
portent,
Mon
proximi
tous côt
exténué
Il prend
main, il
mains et
a travail
" — C
commenc

Enfin r
Nous ti
de 30 pie

éprouva ce soir-là ce qu'éprouvent les jeunes missionnaires lorsqu'ils campent pour la première fois en voyage. Il ne put dormir. Mais je dois dire à sa louange qu'il s'est rattrapé sans scrupules, depuis. Je ne sais s'il aime son petit lit de camp : mais ce qui est certain, c'est qu'à peine s'y est-il jeté qu'il s'endort à merveille pour se réveiller le lendemain, frais, joyeux, et toujours prêt à tout.

Il fallut se mettre à trier et à séparer notre bois de celui de la Campagnie. Gros travail. Je n'ai guère le temps de penser même à ma pipe, vu que j'ai plus de 20,000 pieds de bois à démêler morceau par morceau. Des Esquimaux transportent, à mesure que je le trie, ce qui nous appartient.

Mon confrère dirige d'autres sauvages qui apportent à proximité de notre maison future le charbon qui traîne de tous côtés. Il ne peut se résigner à voir de pauvres vieilles exténuées sous le poids, charrier sur leur dos ces gros sacs. Il prend sa part de la besogne. Il n'y met pas seulement la main, il s'y met tout entier, et le soir, à la couleur de ses mains et de son visage, je puis lui dire en toute vérité qu'il a travaillé comme un nègre.

— Qu'importe ? me répondit-il en riant, du moins je commence à y voir un peu plus clair. ”

* * *

Enfin nous pouvons commencer à bâtir.

Nous tirons nos plans pour construire une maison-chapelle de 30 pieds de long sur 16 de large et 1.² de haut, avec toit

à équerre. Les planchers, lambourdes, sablières, soliveaux, voliges ou montants qui recevront les planches de quatre murs, les différentes pièces de la charpente, en un mot, sont assemblées, mesurées, coupées, clouées et mises debout malgré le vent qui fait rage.

A la nuit tombante, M. Ford nous invite à souper chez lui. Le vent qui secoue sa maison me fait penser à notre charpente plus qu'au repas.

Nous revenons à notre tente qui n'en peut mais, le vent l'entr'ouve et la gonfle, comme s'il voulait l'enlever ; la rafale l'agite violemment comme si elle voulait la mettre en pièces.

Nous pensons à nos amis du *Nascopie* qui attribuaient leur heureuse traversée à notre présence et à nos prières. Pauvres marins ! ils ont une bien grosse mer, et eux aussi pensent à nous, sans doute. Que Dieu les garde !

* * *

Le dimanche 8 septembre, messe sous la tente. Quel bonheur pour nous de célébrer aujourd'hui la première messe qui ait jamais été dite en ces contrées. C'est une belle et grande fête pour nous deux que ce jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

Notre charpente a résisté sans fléchir aux efforts de la tempête. Pleins de courage et fiers de nos débuts comme charpentiers, nous engageons quatre Esquimaux pour nous aider. Ils portent des noms anglais : Chester, Sam, Joe, Albert.

Le lu
nous me
sons la p
il faut n
beau ter
avec pap
vrons le
qui nous
le toit et
le mauva
Cette
nous, tar
de la mer
bles band
profonde,
sait rien.

Chaque
à pétrole
bord d'ur
tremper d
le Père Le
mijote le c
pas, chacu
Dès que
reprend gr

Le lundi, nous boisons trois côtés de la maison. Le mardi, nous mettons les chevrons sur le toit. Le mercredi, nous posons la première couverture en planches sur le toit, il pleut, il faut nous hâter de mettre nos planches à l'abri. Le jeudi, beau temps, nous posons la deuxième couverture en planches avec papier feutre entre les deux. Le vendredi nous recouvrons le toit de papier goudron qui remplacera le bardeau qui nous manque. Le samedi, il fait froid ; nous achevons le toit et nous rentrons notre bois afin de le protéger contre le mauvais temps qui menace.

Cette semaine, on le voit, a été bien remplie. Autour de nous, tantôt le vent des tempêtes faisait mugir les vagues de la mer, tantôt c'était le calme plat, et alors d'innombrables bandes de canards jouaient sans défiance dans l'eau peu profonde, tout à portée de fusil. Mais le gibier ne nous disait rien. Nous avons d'autres préoccupations.

III

Chaque matin, à 4 h. 1/2, le réveil sonne. La petite lampe à pétrole est allumée. A coups de marteau, j'écrase sur le bord d'une caisse les biscuits de marin que nous faisons tremper dans le café. C'est le *Benedicamus Domino* ! pour le Père Leblanc qui saute à bas du lit de camp. Pendant que mijote le déjeuner, nous faisons nos prières, et après le repas, chacun saisit ses instruments de travail.

Dès que nous sortons, nos ouvriers accourent et l'ouvrage reprend gaiement.

Durant le jour, une Esquimaude vient nous faire la cuisine. Nous avons reçu de la viande des chasseurs qui sont revenus cette semaine. Notre ménagère s'installe à l'abri des sacs de charbon empilés et plante trois pierres plates pour former le foyer. Quelques menus éclats de bois servent de combustible. La viande est cuite dans son jus, c'est-à-dire dans l'eau claire. Le sel, le poivre, les légumes, le pain même fait défaut au repas. N'importe, la viande de caribou (renne canadien) est bien bonne. C'est que l'appétit est la meilleure des sauces.

Nos hommes, eux sont friands de biscuits. Le soir je leur donne un peu de thé qu'ils font bouillir chez eux sur leur lampe à huile de phoque. Si j'ajoute une cuillerée de confiture ou quelques morceaux de sucre, ils sont enchantés.

L'un d'eux me demande s'il aura droit, en outre à quelque paiement. Ma réponse le comble de joie. Certes, il mérite beaucoup plus que sa nourriture, lui comme les autres.

Sans parler de leur bonne volonté qui ne laisse rien à désirer, nos esquimaux sont vraiment habiles et intelligents. Ils cherchent à se rendre compte de tout ce qui se fait. Ils ne travaillent pas à l'aveugle comme des machines. Ils demandent poliment et plus souvent devinent pourquoi telle pièce est sciée de telle façon. Il ne leur arrive jamais de se tromper ni d'oublier ce qui leur a été recommandé. C'est un vrai plaisir de les avoir pour auxiliaires. Mon confrère m'en exprime son étonnement à tout moment :

“ — Mais ce ne sont pas du tout des sauvages, dit-il ; aux Etats-Unis et en Europe, de tels hommes seraient recherchés comme ouvriers. ” Et c'est vrai.

La man
se. Quelqu
ses (pas to
esquimaux
langage ;

Nous av
sont fraîch
Chaque ma
du lac. L'hi
avons, heur
suffisante.
tiques, peut
protègent b

Nous ne
triste ; mais
qui avance
chaque soir,
de la journé
à l'un ou à l
demi ou tout
cum spiritu

La deuxiè
guère à la pr
la rapidité a
Du lundi

La manière dont nous conversons avec eux est assez curieuse. Quelques mots d'anglais et quelques expressions françaises (pas toujours des plus nobles), le tout amalgamé de mots esquimaux et agrémenté d'une profusion de signes, voilà leur langage ; mais nous nous comprenons à merveille.

IV

Nous avons eu beau temps généralement. Mais les nuits sont fraîches, sous la tente. Hier la neige a fait son apparition. Chaque matin, une légère couche de glace se forme au bord du lac. L'hiver commence de bonne heure en ce pays. Nous avons, heureusement, de chaudes couvertures et en quantité suffisante. Nos habits de toile cirée ne sont guère ecclésiastiques, peut-être ; du moins ils sont noirs et, surtout, ils nous protègent bien contre le froid humide du matin et du soir.

Nous ne voyons guère le ciel bleu. Le pays est plutôt triste ; mais nous ne le sommes guère, et, à la vue de la maison qui avance rapidement, nous sommes tout joyeux. Mais, chaque soir, nous sommes si exténués, par suite des fatigues de la journée que, en faisant notre prière ensemble, il arrive à l'un ou à l'autre de s'endormir à genoux et de répondre à demi ou tout à côté par exemple : *Requiescat in pace ! Et cum spiritu tuo !*

La deuxième semaine (du 15 au 22 septembre) ne le cède guère à la première pour la somme de travail fournie et pour la rapidité avec laquelle l'ouvrage avance.

Du lundi au jeudi, nous posons le second rang de planches

tout autour de la maison et sur ses pignons, avec papier feutre entre les deux. Le vendredi, nous faisons les corniches. Le samedi, nous mettons la porte, installons le fourneau, rentrons les bagages et marchandises qui remplissaient la tente et nous voilà à l'abri. Quels bons instants autour du feu ! Combien nous sommes heureux ! on ne saurait le croire.

Le 21 septembre, les Esquimaux étaient encore fort nombreux au poste. Outre ceux du camp, il en était arrivé un bon nombre de Fullerton : mais tout ce monde devait partir prochainement.

* * *

Le 22 étant un dimanche, nous les invitâmes à assister à la messe. Malgré la fatigue de deux grosses semaines de travail nous résolûmes de faire les choses en grand, il faut que ces païens, qui ne peuvent comprendre ce qu'est la sainte messe, aient l'impression, du moins, que c'est quelque chose de grand.

L'harmonium est sorti de sa caisse. Nous ouvrons les boîtes qui contiennent nos plus beaux ornements. Les menus linges ou dentelles, papiers de décoration, chandeliers, statue du Sacré-Coeur, images en couleurs, tout est mis à contribution.

L'autel portatif sur une simple caisse ne semble pas à sa place, en pareille circonstance. Nous lui donnons pour support deux tonnelets de biscuits. Deux barils de clous de chaque côté seront les gradins. Une boîte vide remplacera ce qui devait être le tabernacle. Un beau canopée de soie rouge

et or li
Sacré-
Tout
res rou
du Sac
Si to
avons f
Toute
A " 2 h
repos. N
nous n'y

Donc,
des Esqui
field-Inle
païens qu
disant sa
pressions.
leurs lèvres
pression c
Je disp
mes à dro
purent tre
sur les pil
Tous, gra
sans affect

et or la couvrira. Le tout sera surmonté de la statue du Sacré-Cœur.

Tout le fond de la maison est tapissé de grande couverture rouges, recouvertes de dentelles encadrant le drapeau du Sacré-Cœur.

Si tous nos bienfaiteurs avaient pu voir l'usage que nous avons fait alors de leurs dons, ils auraient été ravis.

Toute cette installation nous demanda beaucoup de temps. A " 2 heures du matin seulement, nous pûmes prendre du repos. Nous avions certes grand besoin de sommeil : mais nous n'y pensions pas, tant nous étions heureux.

* * *

Donc, le dimanche 22 septembre, fut chantée en présence des Esquimaux la première grand'messe célébrée à Chesterfield-Inlet. Ce dut être une grande surprise pour ces pauvres païens qui n'avaient jamais rien vu de pareil. Mais ces soi-disant sauvages savent étonnamment maîtriser leurs impressions. Pas le moindre cri de surprise ne s'échappa de leurs lèvres. On lisait seulement sur tout les visages une expression de joie et de contentement.

Je disposai en bon ordre suivant l'âge et la taille, les hommes à droite, les femmes à gauche. Ceux des hommes qui ne purent trouver place sur les bancs improvisés, grimperent sur les piles de bois de chaque côté et au fond de la maison. Tous, grands et petits, avaient un air sérieux, mais naturel sans affectation ni gêne.

Le Père Leblanc, à l'autel, revêt les ornements sacrés. Bientôt l'harmonium résonne et j'entonne le *kyrie* de Dumont. J'avais près de moi un timbre métallique, à carillon. Lorsque jé le fis résonner, tous les assistants se levèrent comme un seul homme. Un autre coup, et tout le monde s'assit. En ce retournant au *Dominus vobiscum*, mon confrère fut frappé de l'attitude simple et digne de l'assistance. A voir l'ensemble des mouvements, on eut dit que tous ces gens avaient été exercés de longue main.

La grand'messe continue ainsi, sans le moindre incident.

Le Saint Sacrifice achevé, je me retournai et fis signe que l'office était fini.

Alors, mais alors seulement, les Esquimaux exprimèrent leur admiration.

“ — Merci ! nous dirent-ils, merci, merci, nous sommes bien contents. ”

Et chacun s'approche de l'autel. Plus que tout le reste, la statue du Sacré-Cœur attirait les regards. On demandait des explications. De notre mieux nous satisfaisions à cette curiosité bien légitime.

* * *

Puis me vient l'idée d'essayer un tout petit sermon, et, en me servant des quelques mots esquimaux qui me restent de ce que j'avais appris jadis dans mes premiers voyages, à l'intérieur, je leur dis pourquoi nous sommes venus.

“ Ce
nard bl
tout, su
qui ne r
reuse ou
ou mal
à bien v
maître c
Je rej
moitié e
bien her
ces pau
bonbons
mais sa
“ Merci !
tous les
Dieu s
cette pre
mais nou
senti gra
peuple er
qualités.

Du 22
murs pou
tion corro

“ Ce n'est pas pour les peaux de bœuf musqué ou de renard blanc (fourrures), mais pour eux, Esquimaux. Car partout, sur toute la terre l'homme doit mourir : mais son âme qui ne meurt pas, car l'homme n'est pas un animal, sera heureuse ou malheureuse pour toujours, suivant qu'il aura bien ou mal vécu ici-bas. Nous leur apprendrons et les aiderons à bien vivre, à connaître et à aimer le Bon Dieu qui est seul maître des hommes même après la mort. ”

Je reprend ensuite la même homélie moitié en anglais, moitié en esquimau. Tous déclarent avoir compris et être bien heureux. Je ne puis résister au désir de faire plaisir à ces pauvres gens en leur distribuant quelques poignées de bonbons pour les enfants. Chacun remercie avec effusion, mais sans bassesse. Pas un se retire sans répéter encore “ Merci ! ” ou bien “ Je suis très content... Je reviendrai tous les dimanches ”, etc., etc.

Dieu seul sait quels fruits aura produits dans les âmes cette première grand'messe chantée à Chesterfield-Inlet : mais nous, nous savons qu'en cette occasion, nous avons senti grandir en nous l'amour que nous portions déjà à ce peuple en apparence grossier, mais qui révèle de si belles qualités.

• • •

Du 22 au 29, nous couvrons de peinture le dehors des murs pour protéger les clous, qui ne résisteraient pas à l'action corrosive de l'atmosphère humide et saline de la mer.

Ce travail dure six jours, car le froid et la neige nous arrêtent de temps à autre. Entre temps, nous solidifions les tuyaux de poêle, finissons les fenêtres. Le samedi, nous mettons les échafaudages à terre, et nous nous en servons pour élever à gauche de la maison, un apprentis sur lequel nous conserverons les peaux et la viande de caribou, pendant l'hiver. De la sorte, elles se garderont bien, et les chiens ne pourront y atteindre. Nous réglons ensuite le compte de nos ouvriers.

Notre troisième semaine fut consacrée à compléter l'installation de la maison-chapelle. Nous avons une certaine quantité de vêtements, bien supérieurs, en qualité, aux habits légers et de prix modique, que ces pauvres gens sont habitués à recevoir des magasins. Je pus les habiller tous, eux et leurs familles. C'est alors qu'il fallait les voir heureux et contents. Que Dieu récompense toutes les personnes qui nous ont procuré ces vêtements ! Sans ce secours, nous aurions dû acheter une grande provision d'étoffes. Les fruits de leur charité sont incalculables. Bénies mille fois soient les âmes généreuses qui nous ont aidés déjà, et celles qui voudront bien nous aider à l'avenir !

V

Le dimanche 29 septembre, avant la grand'messe, je bénis solennellement notre nouvelle mission.

Je m'aperçus alors que nous n'avions pas de bénitier. Force fut de me servir d'une bouteille, en attendant que nous ayons fabriqué un petit goupillon à éponge. Une tringle de bois

fera le
de pet
très bi
Mon
d'un m
la mên
lui con
Nous
de noti
Tout a
vent s'
renvoy
étant t
Pend
des cré
sine ar
meil, il
réveil, i
sente m
mainten
être de

Le di
messe, à
Presque
ments d

fera le manche, et une salière ou poivrière à couvercle percé de petits trous avec un morceau d'éponge en dedans, fera très bien comme tête de goupillon.

Mon confrère, lui, s'est aperçu d'autre chose. Il souffre d'un mal de tête intense. Le matin, j'ai bien éprouvé un peu la même chose ; mais tout a disparu. Lui n'y tient plus et je lui conseille de se reposer.

Nous avons enfin l'explication de son malaise. Les tuyaux de notre poêle sortent de la maison par le haut du pignon. Tout allait à merveille jusqu'ici ; mais, la nuit dernière, le vent s'est levé de l'Est, a frappé en plein sur le pignon et renvoyé toute la fumée dans les tuyaux. La cause du mal étant trouvée, il y fut vite remédié.

Pendant que le Père repose, la fantaisie me prend de cuire des crêpes. Ce sera un régal. L'odeur qui se dégage de la cuisine arrive au dormeur à demi inconscient. Durant son sommeil, il rêve qu'il mange des galettes de Bretagne. A son réveil, il me fait part de ce songe. Tout aussitôt, je lui présente mon chef-d'œuvre. Du coup, il est guéri. Allez dire maintenant que les missionnaires n'ont pas grâce d'état pour être de bons guérisseurs.

* * *

Le dimanche 6 octobre, nous ne chantons pas de grand'messe, à cause du petit nombre de personnes présentes. Presque tous les esquimaux sont partis pour leurs campements de chasse d'hiver.

L'après-midi, nous faisons une petite promenade aux environs. Le Père Leblanc s'étonne de la dureté de la neige qui porte à merveille, tout comme de la glace.

Près de la maison, nous apercevons des pistes fraîches de caribous. Nous rentrons joyeux, croyant apporter les premiers cette bonne nouvelle. Un Esquimau, lui, nous apporte de la viande. Il a tué trois bêtes cet après-midi.

* * *

Le lendemain, nous allons à la chasse. C'était un repos bien mérité après quatre semaines de travail ininterrompu.

D'autre part, nous ne pouvions laisser passer cette chance de voir des caribous.

Nous nous dirigeons à l'aventure. Après un quart d'heure de marche, nous trouvons un sentier battu. Nous nous asseyons un instant au sommet d'un rocher. Au bout de quelques minutes nous voyons une trentaine au moins de ces quadrupèdes qui se dirigent vers nous. Evidemment, ils suivent le sentier battu. Nous attendons, cachés derrière le rocher. Tout à l'heure ils vont passer là, tout près de nous, inconscients du danger. Un coup de feu et . . .

Mais le temps nous paraît long. Que font-ils donc ? Ils étaient si proches. Sont-ils arrêtés ? Nous ont-ils vus. Ont-ils soupçonné quelque chose ?

Prudemment, je me lève et regarde par une échancrure du rocher qui nous cache. Rien. J'avance encore. Rien. Alors, je monte sur le rocher, et là-bas, sur la colline, je les vois défilier à la hâte, sans regarder en arrière, droit devant eux.

Le gi
Nous
du camp
s'enfuir.
faute.
Quelle
nous a f

Nous c
le boisage
chers. No
cloison ; r
trainsaient
pour lesq
superposé
thèque à r
nous somn
la qualité.
ment, rien
utiles ; not

La Touss
sainte mess
engagés au

Le gibier a compris le danger et le fuit. Qu'y a-t-il donc ?

Nous faisons quelques pas, et apercevons enfin un chien du camp qui nous a suivis. Il est là, regardant les caribous s'enfuir. A notre vue, il se cache, comme s'il comprenait sa faute.

Quelle belle occasion d'exercer nos talents cynégétiques il nous a fait manquer !

VI

Nous continuons gaiement nos travaux. Nous avons fini le boisage des murs en dedans, le plafond et les seconds planchers. Nous séparons la salle de la cuisine, en mettant une cloison ; nous installons le gros poêle de chauffage. Nos livres traînaient un peu partout dans des caisses à demi ouvertes, pour lesquelles nous n'avons pas de place. Quatre planches superposées et clouées au mur nous donnent une bibliothèque à rayons. En Théologie, Ecriture Sainte, Ascétisme, nous sommes bien pourvus ; nous avons non la quantité mais la qualité. En fait de sciences naturelles ou de lectures d'agrément, rien. Ces derniers, d'ailleurs, ne nous seraient guère utiles ; nous n'aurions pas le temps de les feuilleter.

• • •

La Toussaint arrive. Nous la fêtons modestement. A la sainte messe, seules, quelques femmes assistent. Les hommes engagés au fort y sont retenus par leur besogne.

Maintenant, nous sommes en hiver. Les gens habitent les *igloos* (maisons de neige) qu'ils ont construit la semaine dernière. Au dehors, la température oscille entre — 30 et — 35 centigrades. Dans les "maisons de neige" le thermomètre indique 2 ou 3 degrés au-dessus de 0. Les blocs de neige qui font les murs sont tellement durcis par le froid, qu'il n'y a aucun danger pour la maison de fondre, tant qu'il n'y aura pas au moins 10 degrés de chaleur en dedans.

Quant au confort et à la propreté, on peut trouver beaucoup mieux. Je me réserve d'en faire la description en détail, lorsque les Esquimaux s'installeront définitivement. Leurs maisons actuelles ne sont que provisoires.

Quant à nous, nos travaux de boisage intérieur sont terminés, faute de bois. Il ne nous reste pas une planche ni pour les murs, ni pour le dessous du toit. Nous essayons bien de tapisser en papier et en toile cirée. Mais c'est peine perdue, le frimas du dehors traverse et pénètre tout.

Nous avons hâte de séparer la chapelle de la salle où nous habitons. Mais, soit indisposition passagère, soit fatigue par suite d'un travail continu de sept semaines, l'ouvrage n'avance pas. Je tâtonne; mes mesures n'arrivent plus juste; le bois paraît plus dur à scier. Même il m'arrive de m'endormir les outils à la main, sur le plancher, malgré les coups de marteau qui résonnent en haut, directement au-dessus de moi. Je ne m'éveille qu'à la suite de crampes occasionnées par la fausse position que j'avais en dormant sur mes planches. Nous nous décidons alors à prendre quelques jours de repos, que nous consacrons à faire nos lettres. Le courrier d'hiver doit partir bientôt, et nous ne voulons pas le manquer à aucun prix.

Une
venable,
de notre
montés s
l'autel et
ront vis
la salle e
entendre
comprend
s'ouvre, l
de 150 à 2

Vous d
détails int
Jusqu'ic
vue de la
nous l'avo
point. Nou
merci, mes
Nous av
une petite
des mots g
où chacun
travaillant
nous install
notre lit, et
que, ce qu'i

Une fois terminée, notre chapelle sera non seulement convenable, mais réellement belle pour le pays. Elle est séparée de notre chambre par une cloison en panneaux mobiles, montés sur charnières, qui s'ouvrent à volonté. Le dimanche, l'autel et ses décorations paraîtront en pleine lumière et seront vus de tous les côtés de la maison. En cas de foule, si la salle est trop petite, les assistants pourront nous voir et entendre de la cuisine. La cloison de séparation, en effet, comprend deux portes entre lesquelles un panneau mobile s'ouvre, lui aussi, à volonté. De la sorte, nous pourrions loger de 150 à 200 personnes.

VII

Vous désirez savoir quelle est notre vie ici, dans ses détails intimes ?

Jusqu'ici, nous n'avons pas à nous plaindre, au point de vue de la santé. Nous avons pu être fatigués parfois et, nous l'avons été même souvent ; mais de malaise sérieux, point. Nous n'avons eu guère le temps d'être malades. Dieu merci, mes rhumatismes m'ont laissé tranquille.

Nous avons commencé l'étude de la langue. Ce n'est pas une petite affaire. Sur les murs, un peu partout, vous voyez des mots griffonnés au crayon. Voilà le Dictionnaire courant où chacun couche par écrit les termes qu'il peut saisir en travaillant ou en faisant la cuisine. Le soir, après la prière, nous installons une chandelle sur quelque caisse à la tête de notre lit, et chacun tâche de grouper par ordre alphabétique, ce qu'il a appris durant le jour.

Nous ne nous endormons guère la tristesse au cœur ; car les aventures comiques ne font pas défaut.

Ainsi le Père Leblanc, en faisant le dîner, demande à une Esquimaude, comment on dit "charbon" dans sa langue. Elle, de répondre : " — *Amieuro* (je ne sais pas) ".

Il est bien naturel qu'un Esquimau ignore ce que c'est que le charbon. Mais le Père Leblanc n'y a pas songé. Ne connaissant pas par ailleurs cette expression, il inscrit sur son cahier "Charbon : *Amieuro* ".

Puis il tourne la page, cherche le mot "apporter" et gravement compose sa première phrase. Pensant dire : "Apporte du charbon", il commande : "Apporte du je ne sais pas quoi".

Un autre jour, il rentre un baril plein de clous. Un Esquimau de s'écrier à cette vue : "*Oukume inkuni* (c'est lourd !)"

Le Père a saisi le mot. Mais est-ce au clous, est-ce au baril que s'applique le vocable : *Oukume inkuni* ? Il présente un clou d'abord, puis le baril tout entier. Lequel des deux est *oukume inkuni* ? L'Esquimau, qui ne voit pas la méprise du Père, répond que c'est le baril qui est lourd. Et le Père de m'appeler.

" — Je viens d'apprendre un nouveau mot. Savez-vous comment se dit "baril" en esquimau ?

" — Non.

" — Cela se dit : *oukume inkuni*."

Voilà comment nous apprenons la langue.

C'est maintenant surtout que la compagnie d'un bon Frère convers, sérieux et dévoué, nous serait d'un grand secours. Les petits travaux de l'intérieur absorbent tout notre temps,

et pourta
à ces pa

Les Es
ont même
contré des
quelques
trouve à
Quelques
labiques.
langue.

Ils sont
sèdent nou
des masse
peuvent co
Labrador é

Ils sont
tant ce Jést
dispositions
païens, si m
ses, seront
d'autres tril
n'ont jamais
christianism

Loin de
trérons pas

et pourtant il nous tarde de parler, d'être à même d'expliquer à ces pauvres païens les mystères de notre sainte religion.

VIII

Les Esquimaux sont bien disposés. Plusieurs d'entre eux ont même quelque aperçu des idées chrétiennes. Ils ont rencontré des Esquimaux de la Terre de Baffin, et ont reçu d'eux quelques Bibles protestantes. A l'aide de l'alphabet qui se trouve à la première page, ils ont appris à lire et à écrire. Quelques heures suffisent pour apprendre les caractères syllabiques. Presque tous écrivent couramment dans leur langue.

Ils sont très désireux d'avoir des livres. Ceux qui en possèdent nous harcèlent de questions. Nous devons leur donner des masses d'explications. Il y a tant de choses qu'ils ne peuvent comprendre, le dialecte de la Terre de Baffin et du Labrador étant assez différent du leur.

Ils sont heureux de voir des croix et les images représentant ce Jésus dont le livre des Blancs parle tant. Ces bonnes dispositions nous donnent beaucoup d'espoir. Ces pauvres païens, si mal famés au point de vue des aptitudes religieuses, seront peut-être plus faciles à convertir que beaucoup d'autres tribus qui paraissaient plus faciles à aborder et n'ont jamais eu le courage de se décider à embrasser le christianisme.

Loin de moi, cependant, la pensée que nous ne rencontrerons pas d'obstacles.

Il y aura, tout d'abord, les traditions et superstitions païennes, dont nous exigerons l'abandon. Y aura-t-il là une grande difficulté ? je ne saurais encore me prononcer, faute d'expérience.

Et la polygamie ! Elle est, sinon générale, du moins assez fréquente. Nous en viendrons à bout plus ou moins facilement, selon les motifs plus ou moins sérieux qui en auront été la cause déterminante. D'un cas à un autre, nous relèverons d'énormes différences. *Quot capita, tot sensus.*

Ainsi notre engagé, Albert, avait deux femmes. Un jour, il m'annonça qu'il en renverrait une, et c'est ce qu'il a fait, dès qu'il put facilement, et sans trop d'inconvénients pour elle, la remettre à ses parents.

Quelques jours plus tard, cessait également une autre union illégitime.

Les Esquimaux savent déjà que la polygamie est vue par nous d'un très mauvais œil. Ils s'attendent à nos enseignements sur ce point. Le résultat dépendra de la grâce de Dieu qui saura toucher les cœurs.

IX

Les Esquimaux sont nombreux (plus de 3,000) mais disséminés sur un espace immense. 1,500 kilomètres du Nord au Sud et 600 de l'Est à l'Ouest, telles sont les limites de notre paroisse. Nous aurons donc à voyager beaucoup pour visiter tout notre monde. Ce premier hiver, nous le passerons dans notre maison-chapelle, car nous ne connaissons pas encore

suffis
entre
Le
qu'ils
beau
sont
c'est
céder
le m
Nord
avec
Da
et car
de la
i) tens
le bie
les ma
mais
vent.
Ici,
à 600
fois, p
encore
même
serait
(maiso
attend
quelqu
Le n

suffisamment la langue, et n'avons pas ce qu'il faudrait pour entreprendre de longues courses en sûreté.

Les voyages d'hiver, en effet, sont tout différents de ce qu'ils sont l'été. Même à égale température, le froid se fait beaucoup plus sentir ici, parce que les jours de temps calme sont fort rares (à peine deux par mois) Une autre raison c'est qu'ici, tempêtes, bourrasques, chutes de neige se succèdent chaque jour, sans que pour cela le thermomètre varie le moins du monde. Tous les voyageurs et missionnaires du Nord vous diront qu'ils préfèrent 45° centigrades de froid avec atmosphère calme à 20° avec le vent.

Dans les bois, en voyage, on compte les étapes par feux et campements, dont le nombre varie suivant les difficultés de la route : neige trop molle et trop épaisse, tempêtes, froid intense. Ah ! aux jours de bourrasques combien on apprécie le bien-être que procure l'immense brasier du soir ! Toutes les haltes se font à l'abri de tailles d'épinettes rabougries, mais serrées et touffues qui protègent assez bien contre le vent.

Ici, rien de tout cela. En fait de bois, on ne trouverait pas à 600 kilom. à la ronde, de quoi allumer le feu une seule fois, pendant l'année. Ne songeons donc pas au feu. Moins encore songera-t-on à s'arrêter pour changer bas ou souliers, même si on se sent les pieds froids ou humides. Le remède serait pire que le mal. Ce n'est que le soir, dans *atigloo* (maison de neige), qu'on pourra le faire. Encore faudra-t-il attendre que la lampe à huile de phoque ou de pétrole ait quelque peu élevé la température initiale.

Le matin, un pauvre déjeuner de viande plus ou moins

dégelé à la chaleur de la lampe. Durant le jour, impossible de prendre autre chose que la viande gelée. Puis, le soir un souper, simple répétition du repas du matin. On passe ensuite une partie de la nuit à faire dégeler les gants, les bas, les souliers, et les vêtements que le froid intense a raidis et rendus aussi durs et aussi froids que la pierre.

Aux jours trop rares de beau temps calme et clair, la neige durcie craque et résonne sous le pas, rendant un son métallique, qui se répercute dans l'air raréfié et s'entend de fort loin. On dit alors que la neige " crie ". L'expression est juste. Ce bruit étrange des pas de l'homme en marche ou même d'un chien qui remue, fait l'impression d'une masse qui tendrait à écraser la croûte durcie de la neige, laquelle résiste et donne ce son sec, aigu, pénétrant, qui tient de la plainte. Il nous arrive d'entendre quelqu'un venir, approcher, arriver. Nous ouvrons la porte. Personne. Nous regardons au dehors. Personne ne vient. Ce que nous entendons, ce sont les pas des Esquimaux qui sortent de leurs " maisons de neige " à 500 mètres de là.

La vue aussi a ses déceptions. Rien n'indique au voyageur s'il est sur terre, sur mer ou sur un lac. En temps calme, on distingue bien quelques rochers debout, au sommet des collines les plus élevées. Mais sans parler du mirage qui trompe sur les distances, ces rochers eux-mêmes changent d'aspect chaque jour, suivant le vent qui les fouette et tantôt les nettoie, tantôt les recouvre de neige. On ne peut les reconnaître d'un jour à l'autre. Il n'y en a pas trace aujourd'hui ; demain, ils sont tout à découvert jusqu'à terre, le plus souvent libre de neige d'un côté, de l'autre ils ne font qu'un

avec e
au bor
sur les
en crev
eux qu
verte de

Dans
d'étoiles
nuit se
comme
lumineu

Mais l
se et pér
verts de
cèdent o
murs con

qui, malh
Les bo
Elles son
blocs mas
courent l
faut marc
qu'on épi
saurait cr
peu. Le v
raient.

avec elle. Ainsi en est-il également des grappillons de glace au bord de la mer. Ils vont, viennent, s'amoncellent les uns sur les autres, en guise de montagnes, se brisent, se séparent en crevasses profondes, et disparaissent pour ne laisser après eux qu'une glace unie, tantôt vive et luisante, tantôt couverte de neige poudreuse et sèche qui imite le grésil.

• • •

Dans les beaux soirs de temps calme et clair, des myriades d'étoiles scintillent ardentes au ciel, et l'aurore boréale épand ses milles couleurs qui se croisent et s'enchevêtrent comme en se jouant, avec la rapidité de l'éclair. La nuit est lumineuse ; on lit couramment, comme en plein jour.

Mais heureux ceux qui ont un bon gîte ! le froid est intense et pénétrant. A notre maison toute neuve, les clous, couverts de glace, se resserrent, se raidissent ; on dirait qu'ils cèdent ou craquent, car on entend de tous côtés dans les murs comme des coups de massue. Ce sont là les beaux jours qui, malheureusement, sont trop rares.

Les bourrasques et tempêtes se succèdent chaque jour. Elles sont bien difficiles à décrire. La neige se soulève en blocs massifs ; on dirait de gros nuages grisâtres épais qui courent l'un après l'autre avec une rapidité étonnante. S'il faut marcher contre le vent, le visage est cinglé si fortement qu'on éprouve l'impression d'avoir la chair au vif. On ne saurait croire la force qu'il faut dépenser pour avancer un peu. Le voyageur n'ira donc pas loin ; ses forces le trahiraient.

Ajoutez l'impossibilité de rien distinguer. A dix pas, on n'aperçoit rien. La neige emplit les yeux et aveugle. On ne regarde plus qu'à ses pieds, et les tourbillons de neige qui roulent et se brisent contre les jambes empêchent d'apercevoir les obstacles.

Personne ne met le nez dehors, nul ne voyage alors. Un Esquimau même ne saurait suivre aucune direction. Il passe les journées dans son abri de neige. Ces retards forcés l'exposent parfois à jeûner cruellement et à manquer d'huile pour sa lampe. Mais que faire autre chose ? Partir, c'est la mort certaine.

Voici donc les voyages en hiver. Je ne parle que de ce que nous avons vu, aux alentours de la maison, et cela au mois de novembre ; les Esquimaux nous disent que nous ne sommes pas encore en hiver. On comprend dès lors que nous devons procéder prudemment. J'ai voyagé au Canada pendant douze ans en hiver, et un peu par tous les temps. Mais c'était dans le bois. Ici tout est nouveau, et sans expérience, je n'oserais me risquer en ces pays découverts, ni à plus forte raison, risquer la vie de mon compagnon, en entreprenant de suite des voyages à longues distances. Il nous faudra, par absolue nécessité, trouver quelque moyen de faire du feu, afin de pouvoir nous réchauffer comme, par exemple, des bouteilles Thermos, du charbon de bois condensé, des lampes à pétrole, pour les campements dans les maisons de glace. De le sorte, et avec des guides et des compagnons dévoués comme le sont nos Esquimaux, nous pourrons voyager, sinon sans souffrances, du moins sans danger. Nous espérons recevoir ces articles dès l'été prochain, car nous ne pourrons

fai
Les
ront
plén
Il
faite
nous
tre l
ter s
sorti
rent
elle
Alors
faits
dons
centu

Le
offre
ont d
me n
trouv
sé que
de la
Aujou
vre de

faire de bien réel que lorsque nous irons à ces pauvres gens. Les âmes généreuses qui nous fourniront ces articles pourront se dire qu'elles ont donné aux missionnaires le complément indispensable de leur vie ici.

Il ne se passe pas de jour que nous ne pensions à nos bienfaiteurs. Qu'aurions-nous pu faire sans eux ? À qui devons-nous notre petite maison-chapelle, qui nous sert d'abri contre le froid et la tempête ? Jamais nous n'aurions pu résister sous la tente ou dans une maison de neige. Il suffit de sortir un instant, pour se sentir presque en danger. Aussitôt rentrés, combien nous apprécions notre demeure ! Comme elle nous paraît belle, grande et chaude, notre petite maison. Alors nous comprenons toute la valeur des sacrifices qu'ont faits pour nous tant d'âmes généreuses. Alors nous demandons au Bon Maître qu'il daigne récompenser lui-même, au centuple, leur grande charité.

• • •

Le pays que nous habitons, où la vie est si dure en hiver, offre-t-il, du moins, quelque charme en été. Des voyageurs ont dit et écrit de lui qu'il sent la mort de partout. Ce terme ne nous effraie guère, car, à défaut d'agrément, nous trouvons ici des ressources abondantes. Nous n'avons passé que quinze jours sans viandes de chasse. M. Ford, agent de la compagnie, nous dit qu'il a eu du gibier toute l'année. Aujourd'hui même que la mer est gelée, nous pourrions vivre de canards, s'il nous prenait fantaisie d'aller au large,

tout près de l'eau, et tirer sur les eiders qui abondent. Il est vrai qu'on les chasse plutôt pour leur duvet que pour leur chair qui n'est guère agréable. Mais la température au bord de l'eau n'est pas faite pour attirer le chasseur. Nous préférons passer l'hiver sans ébredons.

A vrai dire, on ne rencontre pas un pouce de sol propre à la culture dans tous le pays, à moins de faire comme le Père Leblanc, qui a apporté de Montréal une petite caisse de terre jardin, afin de pouvoir cultiver des pensées au pays de la glace.

• • •

Un mot maintenant sur la façon dont nous sommes chauffés.

Depuis que nous avons installé notre gros poêle à l'intérieur de notre maison, nous ne souffrons pas du froid extérieur. Dans la salle où nous demeurons, nous entretenons, nuit et jour, une température de 12 à 16 degrés centigrades. Parfois, le temps change subitement, à notre insu ; il se couvre de gros nuages, ou bien le vent du Nord s'élève et adoucit la température ; si le poêle est garni alors l'atmosphère devient suffocante. Pour y remédier, il suffit d'ouvrir la porte qui donne sur la cuisine. Celle-ci est une vraie glacière. C'est que nous n'y faisons pas de feu, pour économiser le charbon qui coûte si cher, rendu ici (plus de 200 francs par tonne). Par suite, les tuyaux du fourneau qui passent dans la cuisine perdent toute leur chaleur.

Voyons maintenant notre installation. Notre petite salle

mesure de
meuble.
rayons. F
ches sur l
D'un co
des airs d
s'en servi
d'étagères
blanc qui
re le seau
ameublem
Elle fait p
Leblanc, l
accouder p
caisses ou
Dans la
arrière de
deux boîte
nent lieu d
sine. Les
sont accroc
de sucre,
haricots se
échelle qui
Dans la
par semâir
" galette ".
bouillir qu
ou le riz qu

mesure cinq mètres carrés. L'harmonium en est le plus beau meuble. J'ai dit plus haut ce qu'est notre bibliothèque à rayons. Heureusement nos livres valent mieux que les planches sur lesquelles ils reposent.

D'un côté, dans les coins, nos lits de camp affectent bien des airs de sofas durant le jour ; mais personne ne songe à s'en servir. De l'autre côté, nos malles et valises servent d'étagères où nous déposons les assiettes et les plats en fer blanc qui sont notre batterie de cuisine. Mentionnons encore le seau à eau, le seau à charbon et le poêle. Voilà notre ameublement au complet. Je ne parle pas de notre table. Elle fait pitié. " Attention à la table ! " crie souvent le Père Leblanc, lorsqu'il l'entend craquer. Il suffit, en effet, de s'y accouder pour qu'elle demande grâce. De chaises, point. Des caisses ou nos petites malles vides en font l'office.

Dans la cuisine, même décor, Deux barils à charbon, en arrière de la porte. Au milieu, le fourneau, près duquel deux boîtes vides, couchées de côté, l'une sur l'autre, tiennent lieu de buffet où nous serrons les menus objets de cuisine. Les casseroles, poêles à frire, plat à laver la vaisselle, sont accrochés au mur. Au fond, les caisses de thé, de café, de sucre, d'un côté, et, de l'autre, la farine, les biscuits, les haricots secs, l'avoine, le tout à demi caché par la grossière échelle qui nous sert d'escalier pour grimper au grenier.

Dans la cuisine, nous n'allumons le fourneau qu'une fois par semaine, pour cuir le pain, qui s'appelle dans le Nord " galette ". Nous profitons de la circonstance pour faire bouillir quelques bons morceaux de viande et les haricots ou le riz qui composent notre menu le vendredi. Pour le

reste, la petite lampe à pétrole donne entière satisfaction.

C'est un trésor pour nous. En moins d'un quart d'heure, elle amène à ébullition la farine d'avoine qui fait notre déjeuner. A midi et le soir, elle réchauffe sous forme de hachis la viande cuite à l'avance, ou bien rôtit d'excellentes tranches de caribous sous forme de beefsteaks. Le thé et le café sont prêts en quelques minutes. Pour dégeler et rendre comestible le pain cuit d'avance, il suffit de le mettre au-dessus du fourneau quelques instants avant le repas, de sorte que nous le mangeons toujours frais et chaud, tout comme on ferait d'un gâteau.

Cette petite lampe à pétrole nous a rendu de si grands services, que nous nous demandons s'il ne serait pas possible de l'utiliser pour le chauffage, dans une mission comme celle-ci, où le charbon coûte si cher, à cause du transport. La question vaut la peine d'être examinée sérieusement et même essayée.

• • •

Combien nous sommes reconnaissants aux personnes dont les pieuses largesses nous permettent d'aller porter la Bonne Nouvelle aux lointaines populations du Nord Amérique !

Dans le poste où nous sommes actuellement, nous pouvons déjà faire un peu de bien. Mais nous voulons faire mieux encore, en voyageant parmi les Esquimaux hiver et été.

Aujourd'hui, nous n'avons ni chiens, ni traîneau, ni bateau à notre disposition. Nous voudrions secourir les pauvres et

les malade
sans prend
en fait de
maison, à
convenable
pour un m
petite ima
messe lui-n

Vous le
le bon Dieu
excellentes
nos travaux
très heureu
existence e
lutte perpét
de privation
gagner au v
tout un mis
pas à y renc
cas, nous ser
sauver. Il y e
la conviction
bonheur pou
Comme n
nous aurons

lés malades. Pour le moment, nous ne pouvons rien faire sans prendre sur notre nécessaire. Enfin, il faut absolument en fait de sanctuaire, quelque chose de mieux que notre maison, à l'intérieur de laquelle est aménagée une chapelle convenable, il est vrai, mais si petite, qu'il y a à peine place pour un minuscule chemin de croix, de la grandeur d'une petite image. Les assistants, l'harmonium, le servent de messe lui-même se trouvent forcément en dehors.

• • •

Vous le voyez, depuis que nous avons quitté Montréal, le bon Dieu nous a grandement favorisés : voyage heureux, excellentes dispositions des Esquimaux, beau temps pour nos travaux de construction. Et aujourd'hui, nous sommes très heureux. Sans doute le pays où doit s'écouler notre existence est triste et désolé ; la vie au dehors y est une lutte perpétuelle contre le danger, pleine de souffrances et de privations. Mais il y a beaucoup d'âmes à convertir et à gagner au vrai Dieu. N'est-ce pas ce qu'ambitionne par-dessus tout un missionnaire ? Venant ici, nous ne nous attendions pas à y rencontrer les aises de la vie. Si tel avait été notre cas, nous serions allés ailleurs. Nous voulions des âmes à sauver. Il y en a ici et elles sont bien disposées. Nous avons la conviction que nous leur ferons du bien. Quel plus grand bonheur pouvons-nous souhaiter !

Comme nos anciens Pères, les apôtres du Nord-Ouest, nous aurons bien des difficultés et des épreuves ; mais, si

nous obtenons de Dieu d'être d'habiles pêcheurs d'hommes, des convertisseurs d'âmes, notre reconnaissance envers le Bon Maître qui nous a acceptés pour ses ouvriers sera sans bornes, de même qu'envers toutes les âmes dont la charité nous aidera, nous soutiendra, nous encouragera dans cette entreprise si belle : la conversion d'un peuple nouveau à l'Évangile.

Par

C

fique
latitu
verez
que l
et la
Est d
Sud, s
s eule
Noël)
C'e
missio

OCEANIE

Dans les Montagnes de Papouasie

(NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE)

Par le R. P. Joseph-Marie Chabot, missionnaire du
Sacré-Cœur

C'EST de Port-Léon, en Yule-Island, que je vous écris. Port-Léon ? Yule-Island ? Cherchez dans l'océan Pacifique, au nord de l'Australie, entre le 0^o,15' et le 10^o,40' de latitude Sud, le 131^o et le 151^o de longitude Est, vous trouverez l'île de la Nouvelle-Guinée. Cette île, plus grande que la France, a été partagée entre l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande. Dans la partie échue à l'Angleterre, au Sud-Est du golfe des Papous, un peu au-dessus du 9^o de latitude Sud, se trouve une petite terre séparée par quelques milles seulement de la Grande Terre : c'est Yule-Island (île de Noël) en langue indigène, Rabao.

C'est là que, le 1er juillet 1885, aborda le R. P. Verjus, missionnaire du Sacré-Cœur ; au nom de l'Eglise il prit pos-

session de toute la Nouvelle-Guinée, objet de ses rêves apostoliques et, en l'honneur du Grand Pontife alors régnant, il donna au port qui se trouve à l'extrémité sud, le nom de Port-Léon. Dans son havre intérieur, les grands voiliers et même les puissants steamers trouvent un excellent abri.

Depuis, Port-Léon est devenu la capitale religieuse de Papua (ainsi se nomme officiellement la Nouvelle-Guinée anglaise) comme Port Moresby en est la capitale politique et commerciale. A Port-Léon se trouve la cathédrale avec la résidence épiscopale, la maison principale des Missionnaires du Sacré-Cœur et celle des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, deux orphelinats et pensionnats pour les garçons et les filles (près de 100 enfants, indigènes et métis y reçoivent une éducation complète). Il y a aussi une crèche où se débat un essaim de négrillons ; ces écoles sont l'espoir de la Mission, mais aussi le désespoir de l'économiste, car tout ce petit monde est affligé d'un magnifique appétit. A signaler aussi les ateliers où, sous la direction des Frères, les garçons apprennent, menuiserie, charpenterie, forge, construction de bateaux, etc.

* * *

Avant de quitter Yule, admirons avec quelle complaisance Dieu (qui l'avait destiné à devenir le berceau de la foi du peuple papou, s'est plu à l'orner. A Yule on jouit des "deux plus grands aspects dont Dieu ait fait l'image de l'infini, les montagnes et les eaux". A l'ouest, c'est la mer avec son

imm
déta
l'Ar
4,00
dôm
ses v
resse
Yule
puis,
cour
l'orb
Voic
Davi
cou c
Josep
Stan
Diem
domi
termi
le mo
pour
Yu
Les m
posse
douze
qu'une
velle-t
agglor

immensité ; à l'est et au nord, le spectateur ravi ne peut détacher ses yeux de "l'immense cirque de montagnes" que l'Artiste divin a donné pour cadre à l'île Yule et à son golfe.

Admirons avec le R. P. Julien "les géants de 3,000 et 4,000 mètres qui y tiennent lieu de pilastres sous l'éclatant dôme bleu, tandis qu'une effrayante armée de cimes enfle ses vagues, comme pour emporter d'assaut les hautes forteresses qui barrent l'horizon. On aperçoit d'abord le mont Yule (ou Kobio), dont le noble profil captive le regard : puis, plus loin et plus haut, dans le nord-est, une vaste courbe aux tons d'argent s'arrondissant dans le ciel comme l'orbe d'un bouclier antique ; c'est le Mont Sainte-Marie. Voici, au premier plan, la croupe sauvage du Boboleva (mont Davidson), montagne en forme de rhinocéros, plonge son cou de monstre dans la vallée où roule le fleuve Saint-Joseph. Les dernières ramifications du système de l'Owen-Stanley succèdent immédiatement : ce sont les crêtes de Diene, de Boue, de Kebea, qui portent les villages de Kuni, dominées au loin par le massif de l'Albert-Edouard ; puis, terminant vers la mer la haute muraille de l'Owen-Stanley le mont Victoria (4,100 m.), dont le triple sommet s'empourpre chaque matin dans la gloire du soleil levant."

Yule ne possédait qu'un village, Tsiria (260 habitants). Les missionnaires allèrent vite sur la grande terre et prirent possession des centres peuplés de Roro, puis de Mékéo. En douze ans, huit stations furent fondées ; mais ce n'était, qu'une petite entaille dans l'immense continent de la Nouvelle-Guinée. Le long des côtes s'échelonnaient bien des agglomérations urbaines ; mais la loi "des districts" nous

en interdisait l'entrée : les Protestants y avaient déjà établi des *teachers* ; le Gouvernement ne veut point que deux " dénominations " se disputent le même centre. Les protestations de notre vicaire apostolique contre un principe que seule peut accepter l'erreur, demeurèrent lettre morte.

Les regards du Vicaire apostolique se portèrent alors vers les montagnes. Elles étaient, disait-on, habitées par des tribus sauvages, terribles cannibales, des hommes pourvus " d'une queue " comme les animaux. Pénétrer dans ces repaires d'anthropophages était encore possible ; mais en revenir, il n'y fallait pas songer.

On y alla . . . , et on en revint. Plusieurs expéditions permirent de faire connaissance avec ces terribles montagnards ; de queue, évidemment on ne leur en vit point.

. . .

En 1899 fut projetée la fondation de Dilava. C'était la trouée faite dans les montagnes, mais au prix de quelles fatigues et de quelle héroïque persévérance. Les apôtres avides de souffrances et de privations, peuvent encore maintenant y venir sans craindre de voir leurs espérances déçues.

EN ROUTE POUR LES MONTAGNES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Après deux heures de bateau, nous quittons la baie de Hall Sound pour entrer dans l'Ethel River.

L
ples
dère
plus
Qua
une
rêve
sur
imp
rend
dist
tent
L
codi
que
le ti
c'éta
dang
dehc
assai
ils se
U
régal
rel d
pens
Di
large
au fe
mes

L'Ethel River est une large crique, dont les bras multiples s'étendent à travers les terres, offrant d'utiles débarcadères pour plusieurs villages de l'intérieur. Là se déversent plusieurs des nombreuses bouches du fleuve Saint-Joseph. Quand Mgr Verjus découvrit ce fleuve, il crut avoir trouvé une voie d'eau pour atteindre les montagnes, objet de ses rêves. Malheureusement, le Saint-Joseph n'est navigable que sur une longueur de quatre journées ; plus haut, son cours impétueux dans un lit rocailleux et à tournants brusques le rend impraticable à la navigation ; il est surtout utile au district de Mekeo, auquel ses débordements annuels apportent la fertilité.

L'Ethel River est sur ses bords un terrible repaire de crocodiles. Au premier aspect, vous diriez des troncs d'arbres que la marée descendante a laissés ; mais, au moindre bruit, le tronc devient vivant et fait lourdement un plongeon : c'était bien un crocodile. Dans un vrai bateau il n'y a aucun danger si l'on a soin de ne pas laisser les bras pendre en dehors de l'embarcation ; mais assez souvent ces monstres assaillent les frêles pirogues indigènes, et, plus d'une fois ils saisissent les passagers.

Un jour, je foudroyai d'une balle un de ces sauriens. Quel régal ce fut pour les rameurs et leurs amis ! Au plaisir naturel de déguster ce morceau de choix se mêlant une douce pensée de vengeance.

Durant deux heures, le bateau suit les circuits de la crique large et profonde. Tout le long des rives, les *nipas* mêlent au feuillage toujours vert des palétuviers leurs longues palmes si précieuses pour les toits. Cela forme deux bordures

magnifiques, qui se reflètent dans ses eaux : de quoi tenter le pinceau d'un artiste.

La crique continue ainsi des heures et des heures sous un nouveau nom (Ufafa) ; mais nous la laissons à droite pour nous engager dans une des branches secondaires, la crique de Biotou. Après une petite heure de rame, nous sommes au débarcadère.

Biotou, c'est un village de 150 habitants... sans compter les moustiques, car ceux-ci se chiffrent par millions. Les gens de Biotou sont de bons enfants ; mais, grand Dieu, quel exerce-patience que leurs moustiques ! M'est avis qu'il réussiraient à mettre à bout la mansuétude d'un saint François d'Assise.

Malgré tout, nous devons passer la nuit à Biotou.

DE BIOTOU AU KUBUNA

Le lendemain, il faut de bonne heure quitter la moustiquaire. Durant deux heures à travers les herbes, le soleil, un soleil de plomb, ferait payer trop chèrement une grasse matinée. Il faut devancer l'astre du jour. Une tasse de bon café achève de nous réveiller. L'appétit, hélas ! lui, ne se réveille pas aussi facilement. Puisque l'estomac refuse de s'ouvrir, garnissons le sac. Quelques heures de marche signifieront l'appétit.

A une demi-heure de Biotou, nous passons près d'une maisonnette bâtie le long d'une crique : là s'entassent les

prov
niers
Le
Aup
sait
tion
Le
d'he
eucal
de v
chem
en de
nous,
En
au K
Ku
carav
Fr.
dire c
forêt,
de fa
repos
par ép
pays
bords
will e
rompr

provisions des montagnes, en attendant la visite des caravaniers. Là aussi foisonnent les moustiques. Filons !

Le chemin que nous suivons a été fait il y a quatre ans. Auparavant, on suivait un sentier canaque ; mais il imposait un trop long détour vers l'est, tandis que la vraie direction est vers le nord-est.

Le chemin court d'abord à travers des collines couvertes d'herbes, parmi lesquelles poussent maigrement quelques eucalyptus. Au bout de deux heures, il serpente à travers de véritables forêts, qui donnent ombre et fraîcheur. A mi-chemin, une petite hutte permet aux caravaniers de couper en deux la route un peu trop longue pour les chevaux : pour nous, après une courte halte, nous reprenons nos cannes.

Encore deux heures et demie de marche, et nous arrivons au Kubuna.

Kubuna, c'est le nom d'un torrent et de la station de nos caravaniers, établie, il y a quatre ans, le long de ses bords.

Fr. Auguste Laine, le fondateur de la station, pourrait dire ce qu'il a fallu de fatigues et de travail pour abattre la forêt, brûler les herbes, nettoyer le terrain et y semer l'herbe, de façon à obtenir le magnifique *paddock*, où les chevaux se reposent de leurs courses en broutant. Ces travaux ont fini par épuiser les forces du brave Frère : il a dû aller au doux pays de France chercher un repos bien mérité ; il a laissé les bords du Kubuna pour les rives de la Loire. Le P. Dontenwill et le Fr. Caron ont pris sa succession. Notre visite va rompre la monotonie de leur solitude.

* * *

Au Kubuna la chaleur est encore assez forte durant le jour ; mais les nuits y sont plus fraîches, et surtout il n'y a pas de moustiques.

L'arrivée au Kubuna, c'est la perspective d'un beefsteak de casoar ou de kangouroo. Il y a dans le pays beaucoup de ces animaux. Il y a aussi force pigeons gourras qui fourniraient de succulents rôtis ; mais le gouvernement les a pris sous sa protection : il faut se résoudre à les voir balancer leurs superbes crêtes cendrées. En compensation les seigneurs du lieu seront heureux de vous offrir une tasse de lait.

Pour vous délasser des fatigues du chemin, vous pouvez aller prendre un bain rafraîchissant dans les eaux du Kubuna. Un crocodile s'y montre bien de temps en temps ; mais il est gentil, il n'a encore croqué personne.

VERS L'IKEIKE

La nuit fraîche du Kubuna nous a remis de nos fatigues. Nous avons l'immense consolation de la sainte messe. Jésus daigne descendre sur un modeste autel improvisé. Après le déjeuner, nous nous mettons en route, toujours à pied.

Juchés sur les épaules des Canaques, nous traversons le Kubuna. Puis, nous voilà sur le grand chemin. Si vous avez lu le livre d'un explorateur récent, vous devez être effrayé ; n'allez-vous pas rouler au fond des " énormes précipices qui, de chaque côté, bordent la route " ? Nullement. Ces précipices n'existent que dans l'imagination du narrateur.

Le che
une larg
miner en
casoars, c
crainte : l
détalera
Les sangli
génères d
cannibales
à craindre
ces parage
glier. Si, p
le flanc ga
Mitsinali.

Donc, s
l'Ikeike. U
sagoutier,
calme et la
des Trappi
cultures, c
l'Ikeike, or
on y dort u
" Pourqu
si propice ?
Hélas ! pe
beaucoup d
quons de Fr
laisser beau
un paddock

Le chemin monte à travers une magnifique forêt, suivant une large crête aux flancs à pente douce. Vous pouvez cheminer en amateur. Le seul risque, c'est de rencontrer des casoars, des kangourous ou des sangliers, mais soyez sans crainte : le casoar est le type du froussard. Le kangourou détaiera prestement, interrompant les soins de sa toilette. Les sangliers, ici, ne sont pas aussi audacieux que leurs congénères de la Forêt Noire. C'est bien, direz-vous ; mais les cannibales des montagnes ? Oh ! de ce côté-là non plus, rien à craindre. Les quelques "anthropophages" qui vivent dans ces parages, se contentent de la chair du casoar ou du sanglier. Si, par hasard, l'un d'eux vous aperçoit, il prendra par le flanc gauche, à moins qu'il ne vous reconnaisse pour un *Mitsinali*.

Donc, sans encombre, nous arrivons à notre maison de l'Ikeike. Une maison sur pilotis, avec un toit en feuilles de sagoutier, voilà notre gîte pour la nuit. L'Ikeike, c'est le calme et la solitude de la grande forêt, une place idéale pour des Trappistes : sol fertile, excellent pour toutes sortes de cultures, café, canne à sucre, etc. ; un climat modéré : à l'Ikeike, on échange la moustiquaire contre une couverture on y dort un sommeil réparateur.

" Pourquoi, direz-vous, n'avoir rien établi dans un endroit si propice ?

Hélas ! pour la même raison qui nous rend impossibles beaucoup d'autres œuvres, le manque de bras : nous manquons de Frères Coadjuteurs. Faute d'ouvriers nous devons laisser beaucoup d'œuvres. Nous avons à l'Ikeike tout juste un paddock pour les chevaux des caravanes.

A MADIU PAR LE " PRÉCIPICE "

Nous allons maintenant pénétrer dans la région des montagnes : l'Ikeike n'en est que le vestibule. Le regard plonge dans un gouffre immense, au fond duquel coule la Dilava, puis, se relevant, il rencontre le pic d'Uloli, et, en arrière, plusieurs chaînes de montagnes dont le soleil levant dore les cimes artistement découpées. Sur la rive gauche de la Dilava se dresse le Kanabu, fier comme sa tribu de Jumu. Vers le Nord-Est, l'horizon est formé par le massif Kulebu, que continue le Boue, bien reconnaissable à ses trois dents de scie. Plus au Nord se détache un gros sommet de couleur sombre : c'est le Diene.

Là passe le chemin des montagnes.

Il faut deux heures pour y arriver ; déjà le chemin est plus accidenté ; il a fallu entailler les contreforts de la chaîne qui conduit au Diene, puis descendre aux torrents qui séparent les contreforts, pour remonter, redescendre, remonter encore. Mais le point le plus difficile se rencontre au passage dit du " Précipice "

Là le flanc oriental du Diene descend à pic, et d'énormes rochers barrent le passage. C'est un rude obstacle, vu la faiblesse des moyens dont nous disposons.

• • •

Devan
pour les
donner l'

Capitu
la moisso

" —
ingénieur
un chemin
en main. "

Le frère
" Ce sera "

Le brav
vie : ce ru
ciel.

Toute u
s'acharna s
Auguste L
gnards fur
passage où
venir à bot
autre endr

Maintens
ne garde pl
de " précipi
Durant d
de la monta
puis il remc

Devant nous se posait le terrible dilemme, faire un chemin pour les chevaux afin d'assurer le ravitaillement, ou abandonner l'évangélisation des montagnes.

Capituler, Mgr de Boismenu ne peut y songer : il a vu la moisson mûrissante des montagnes : on passera !

“ — Allez ! dit-il au Fr. Marie-Joseph Moreux, son ingénieur des ponts et chaussées ; faites-moi au Précipice un chemin où je puisse passer en chape, mitre en tête, crosse en main. ”

Le frère parcourut les flancs du Diene et revint dire : “ Ce sera difficile ; mais *j'en en chouirons ben quand même.* ”

Le brave, il “ en a chouï ” ; mais ce fut aux prix de sa vie : ce rude travail fini, il alla en recevoir le prix au ciel.

Toute une troupe armée de pics, de pioches et de barres s'acharna sous la direction des FF. Marie-Joseph Moreux et Auguste Laine, à déchirer les flancs du Diene. Nos montagnards furent vainqueurs. Avec fierté ils vous montrent tel passage où ils ont dû “ cogner ” deux jours durant pour venir à bout d'un rocher. “ Là, ajoutent-ils en montrant un autre endroit, c'était des éboulements continuels. ”

Maintenant les chevaux passent sans difficulté : le Diene ne garde plus que comme un souvenir historique son nom de “ précipice. ”

Durant deux longues heures, le chemin suit les contours de la montagne, toujours taillé dans ses flancs rocailloux, puis il remonte pour arriver à la crête de Madiu.

• • •

Madiu est la dernière étape avant Sainte-Anne d'Obaoba.

A Madiu il y avait autrefois un village : c'est là qu'une brave montagnarde me présenta à caresser un petit habillé de soie, aussi naturellement qu'on présente un bébé à bénir. Depuis, le village a changé : il ne reste plus que notre maison.

De Madiu vous pouvez contempler à votre aise, vers le sud, le Diene et son petit frère, le Kwaia que vous venez de contourner. A leur droite s'étend tout Mekeo continué par les collines de Béréina et de Wiama jusqu'au cap Possession. Vous pouvez y suivre le cours sinueux du Saint-Joseph ; au loin, la mer confond avec l'horizon ; on voit même un peu de Yule-Island. Vers l'ouest, au pied de Boboleva (Mont Davidson), vous apercevez les eaux jaunâtres du Saint-Joseph. A droite du Boboleva, Navard Needle et Verjue Doms montrent discrètement le nez ; ils sont bien petits auprès du massif Boboleva et surtout du Mont Yule qui se dresse au nord-ouest. C'est aux pieds du Navard Needel et du Verjue Dome qui vit la terrible tribu des Boboi, ces hommes " aux paupières toutes sanguinolentes, qui ne gardent de nouveaux-nés que juste ce qu'il faut pour remplacer les morts. "

Mais nous n'avons point à craindre d'attaque de leur part. Ils ne portent pas leurs ravages sur le terrain où le missionnaire a mis le pied.

A
nou
ficat
au c
sur
L
men
mais
l'égl
me
derr
à l'h
A
le s
imm
doit
Bou
prati
Le
le co
un g
les d
impc
reuse
U
direc

VERS SAINTE-ANNE-D'OBAOBA

Après un déjeuner matinal, nous partons. La route que nous suivons vient d'être terminée ; elle contourne les ramifications du Boue. Après une heure de marche nous sommes au col de Manu. Juste en face de nous s'allonge la crête sur laquelle est établie la station de Sainte-Anne-d'Obaoba.

L'église, avec son gentil clocheton, s'y détache gracieusement, bâtie sur une proéminence de la crête, elle domine la maison des pères, l'école et la maison des sœurs. Face à l'église, sur une autre butte se groupent des maisons de forme de structure canaques, c'est le village catholique. Par derrière la crête d'Obaoba apparaît l'*oiame* (chien), puis tout à l'horizon s'estompe le Sainte-Marie.

A vol d'oiseau, à peine deux kilomètres nous séparent de la station ; mais la vallée de la Jakuluma, qui s'ouvre immense devant nous, oblige à un long détour. Le chemin doit s'enfoncer à droite et suivre longtemps les flancs de Boue afin de ménager de chaque côté de la vallée une pente praticable pour les chevaux.

La plus grosse difficulté se présente immédiatement après le col de Manu ; on était en face d'un second " précipice ", un gouffre à pic de 100 mètres de profondeur avec murailles de rochers contre lesquels le pic serait impuissant ; impossible pourtant d'éviter ces murailles rocheuses. Heureusement le Gouvernement nous fournit de la dynamite.

Une fois achevés les terrassements, une escouade, sous la direction du frère Camille Fridez, s'acharna après les rochers

mais les échos sonores de leurs montagnes, en répercutant, avec fracas le bruit des détonations, à tout les pays leur force et leur habileté. Ces grands enfants oubliaient leurs fatigues ; ils accompagnaient de sauvages hurrahs la dégringolade au fond du précipice des immenses quartiers de rochers.

Après les premiers coups, quelques-uns s'enhardirent jusqu'à mettre le feu aux mèches. Ils n'en étaient plus à craindre d'attirer sur eux la mort en osant déraciner de gros arbres ou détourner de gros rochers " entreprise que leurs grands-pères n'avaient jamais faite ".

Ils peuvent à bon droit être fiers de leur œuvre. Les chevaux passent sans encombre sur la route qu'ils ont frayée pour le voyageur. Il n'y a plus de crainte d'aller rouler au fond du gouffre.

Après une longue demi-heure, on traverse à gué la Jakuluma : puis recommence l'acension, mais assez douce. En trois quarts d'heure d'une marche facile, vous êtes à Sainte-Anne-Obaoba.

PREMIÈRE STATION DANS LES MONTAGNES

Les missionnaires s'établirent au district de Kuni en 1900.

Leur première résidence fut une maison construite par les habitants de Dilava, dans une dépression de la crête d'Obaoba, tout près du village de ce nom, à cinq minutes au-dessous de l'emplacement actuel.

A Noël 1900, Mgr de Boismenu célébra la prise de posses-

sion off
des ind
sur not
Canaqu
(pores)

On se
conforta
encore
pour la
lieu, en
mières c

En 19
nos mon
elle ne p
trop étr
cieuse et

Le Fr.
Les géar
les bois
montagn
nelées,

Restai
quel ava
on le ras
piochèr
tres qu'il
une égli
deux mè
conduisa

sion officielle. A minuit, au milieu des danses et des chants des indigènes venus de toutes les tribus, Jésus descendit sur notre modeste autel : c'était notre fête à nous. Celle des Canaques fut annoncée à grands cris par les pauvres *foloma* (porcs) victimes d'une boucherie monstre.

On se mit à réunir les matériaux pour une maison plus confortable. A Noël 1901 nous en prenions possession, c'est encore la résidence actuelle. Une chambre y fut réservée pour la Sainte-Eucharistie ; c'était notre chapelle. Là eurent lieu, en 1903, les premiers baptêmes d'adultes, puis les premières communions.

En 1904 seulement fut construite une église. C'était, pour nos montagnards, une merveille ; mais avec son toit en herbe elle ne pouvait durer longtemps ; du reste elle devint vite trop étroite ; on songea à en construire une autre plus spacieuse et plus durable,

Le Fr. Auguste Laine installa une scierie sur la Jakuluma. Les géants de la forêt durent passer par les dents de la scie : les bois étaient prêts. Une caravane de deux cent quarante montagnards descendit à la côte pour chercher les tôles cannelées,

Restait à préparer l'emplacement, car le mamelon sur lequel avait été construite la première église était trop étroit, on le rasa. Durant quatre semaines, les indigènes creusèrent, piochèrent sans être arrêtés par les ossements de leurs ancêtres qu'ils mirent à nu. Il fallait un large emplacement pour une église spacieuse. Le mamelon fut abaissé de plus de deux mètres. Avec la terre enlevée on fit une large allée conduisant en pente douce jusqu'à l'église.

L'église actuelle mesure 65 pieds de long sur 28 de large.

“ — *Kufu dai eni foina ?* (Où trouver une maison aussi grande ?) disaient nos montagnards.

C'était la *koufou* de Jésus : au plus grand Chef il fallait la plus grande *koufou*. (La *koufou* est la maison où un chef reçoit ses visiteurs).

Un autre objet d'admiration pour nos indigènes, ce fut la cloche. Sa voix argentine chante chaque jour l'*Angelus* ; elle lance aux enfants de la montagne ses vibrants appels auxquels ils répondent fidèlement.

L'église est dédiée à saint Michel, patron du district de Kuni. Au-dessus de l'autel principal trône une statue du Sacré-Cœur ; sur l'un des autels latéraux, une statue de Notre-Dame de Lourdes ; sur l'autre... il y aura une statue du glorieux chef des célestes milices, quand un généreux bienfaiteur nous l'aura procurée.

Un autre souci du curé, c'est son école ; elle aurait bien besoin d'un toit en tôle cannelée pour empêcher la pluie d'inonder pendant la classe le maître et les élèves.

* * *

Sainte-Anne d'Obaoba est la station centrale du district de Kuni. Le district comprend quinze tribus, soit plus de 2,000 habitants, répartis entre 63 villages dispersés sur un périmètre de deux fortes journées de marche.

De Sainte-Anne, les Pères rayonnent dans tout le district,

mais leur santé serait vite épuisé s'il leur fallait vivre dans les *koufous* indigènes ; puis où réunir les gens pour l'instruction et les offices ? Aussi notre Vicaire apostolique a-t-il décidé que l'on construirait, dans les diverses tribus, des postes secondaires avec école-chapelle et résidence. Déjà Matsiafa-Malia et Keakamana-Josepa réunissent les tribus de Vale et de Keakamana. Maintenant c'est le tour de la tribu de Devadeva, pour laquelle sont projetées deux écoles-chapelles et deux résidences. Une évangélisation sérieuse n'exigera pas moins d'une douzaine de ces postes secondaires.

Nous espérons tirer de l'école Sainte-Anne des *teachers* (maîtres) pour tous ces postes. L'œuvre sera longue et difficile, mais l'intérêt que montrent pour la religion les indigènes donne bon espoir. Déjà, plus d'un vieillard et d'un enfant ont dû la grâce du baptême *in articulo mortis* à des chrétiens formés à l'école, où on leur avait enseigné la formule du sacrement.

Grande fut ma surprise, dans une première visite à un village, d'entendre tous les habitants me réciter sans broncher le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*. Le catéchiste était un enfant encore païen, qui avait assisté quelque temps au catéchisme à Sainte-Anne ; chaque jour, la prière se faisait en commun.

Voici comment Dieu se plut à récompenser et à exciter leur confiance. Nos montagnards sont grands chasseurs ; à certaines époques tout le village part pour la forêt, chargé de filets ; les femmes aussi sont de la fête ; elles doivent crier (*bulo*) pour rabattre le gibier du côté des filets. Autre-

fois une chasse fructueuse était impossible sans " *meas* " (invocations aux âmes de leurs ancêtres).

" -- Essayons la prière du *mitsinali* ", dit l'enfant. On essaya, et " Dieu disent-ils, nous donna en abondance *tsitsi* et *tallelea* (casoars et sangliers) ".

- Pour terminer, voyons dans les statistiques les résultats de l'évangélisation du district de Kuni.

En 1911, 626 baptisés, dont 130 communiants, tous fidèles à leur devoir pascal ; durant l'année, les communions montent au chiffre de 4,052. L'école contient 26 enfants.

Point n'est besoin de commentaires ; ces chiffres disent eux-mêmes que la grâce sait amener aux pieds de Jésus même les cannibales.

A LA CONQUÊTE DE MAFULU

Sainte-Anne d'Obaoba n'était qu'un premier pas dans la région des montagnes.

A deux longues journées au-delà de Kuni se trouvent les tribus de Mafulu.

Le R. P. Alain de Boismenu, accompagné des RR. PP. André Jullien et Louis Hubert, avait visité ces tribus en 1899. Ils avaient été dévalisés et n'avaient échappé que par miracle aux lances et aux casse-têtes.

Nommé coadjuteur au retour de cette tragique expédition, Mgr de Boismenu décida une revanche... toute apostolique ; à ces tribus sauvages il donnerait des Misionnaires.

A son grand regret, le gouvernement crut devoir tirer vengeance du village : une expédition militaire se termina par de nombreuses morts, entre autres celle du frère du chef. La colère du chef Baiva fut à son comble : il jura d'entasser sur les ossements de son frère ceux du premier Blanc qui oserait mettre les pieds à Mafulu.

Malgré cette menace, on guettait avec impatience l'occasion de faire une seconde visite à Mafulu.

La bénédiction de la première église d'Oboaba la fournit. Il y eut grand *tatsu*. Baiva reçut son *kuku* (tabac) d'invitation. Il ne vint pas lui-même ; mais quelques gens des premiers villages de la langue de Mafulu répondirent à cette politesse, entre autres un gendre de Baiva. C'en est assez pour faire décider une visite à Mafulu ; Baiva refuse de venir chercher sa part ce *tsitsi*, Mgr de Boismenu la lui portera.

Le lendemain du *tatsu*, l'expédition quittait Oboaba au milieu des lamentations des parents et amis.

“ Avait-on, disaient-ils, oublié la menace de Baiva. Lui, il la mettra sûrement à exécution. ”

On partit quand même ! A la grâce de Dieu et la garde des bons Anges !

Une députation nous précéda pour inviter Baiva à venir à la rencontre du grand chef des Mitsinali. Il s'y décida. La rencontre eut lieu à Valavega le deuxième village avant le sien. L'accueil de Baiva fut glacial : il ne se leva point ; il osait à peine nous regarder. L'évêque alla s'asseoir tout à côté de lui, et lui présenta une cigarette. Baiva n'osa la

refuser ; mais il la prit avec défiance. Il tremblait de tous ses membres. Pas un mot de bienvenue : *Iduna e buai*, dirent nos gens (il souffle son nez) ; c'est de mauvais augure.

Après quelques instants de repos, on part. Mgr de Boismenu prend le tête de la bande, Baiva est à ses côtés ; mais il disparaît tout à coup et de tout côté, des indigènes sortent des herbes ; ils sont sans armes, mais nos porteurs n'en ont pas moins la frousse, qu'il est difficile de calmer.

— C'est un piège », disent-ils.

Comme pour augmenter leur frayeur, voici que retentissent des appels répétés, dont on ne comprend point la langue.

— C'est Baiva qui convoque ses guerriers », chuchotent-ils.

Nous arrivons à un autre village. On nous offre les plats traditionnels ; mais les porteurs n'ont plus d'appétit ; ils ont l'œil au guet pour découvrir les lances et les casse-têtes des guerriers de Baiva.

— *Kama da* » (en route), partons pour le village de Baiva Seluku.

A quelques mètres du village, voici que Baiva revient prendre sa place à côté du vicaire apostolique. La marche continue au milieu d'un silence de mort. On passe près d'un magnifique sapin. Un de nos porteurs dit : « Regardez sur ce sapin, vous verrez des ossements, ce sont ceux du frère de Baiva », et Mgr de Boismenu regardant du coin de l'œil, vit des ossements. Si Baiva met sa menace à exécution, c'est donc là que le vénéré prélat dormira son dernier sommeil.

On
Baiv
cours.
Baiv
Mitsin
toutes
rencont
a crié a
un peu
se rattr
cannes
l'honnet
Deo g
poitrines
La coi
chiqua, l
exubéran
dormit é
Le len
cannes à
énorme p
qu'il asso
Baiva l
— Ce
Mitsinali

On arrive à Seluku : le village est vide.

Baiva prend la parole ; un interprète traduit son discours.

Baiva s'excuse de n'avoir rien à offrir au grand chef des *Mitsinali* et à ses enfants. A l'annonce de l'arrivée du *nao* toutes les femmes ont pris la fuite. Lui seul est allé à sa rencontre ; il a reconnu que le *Mitsinali* venait en ami : il a crié aux femmes d'aller vite aux jardins. Il faudra jeûner un peu ce soir, car le jour est trop avancé ; mais demain on se rattrapera : le village sera rempli de taros, d'ignames, de cannes à sucre, etc. ; tous les jardins seront dévastés en l'honneur de son ami le grand chef des *Mitsinali*.

Deo gratias ! Ce fut le cri qui s'échappa de toutes nos poitrines : la protection du cœur de Jésus était évidente.

La confiance revint aux cœurs de nos geps. On fuma, on chiqua, les langues se délièrent : Baiva montrait une joie exubérante. Il s'installa cuisinier de Sa Grandeur ; la nuit il dormit étendu à ses pieds.

Le lendemain, comme l'avait dit Baiva, ignames, taros, cannes à sucre s'entassèrent dans le village ; on amena un énorme porc, et Baiva présenta une hache au prélat pour qu'il assommât le "porc de la paix."

Baiva le conduisit ensuite sur un magnifique plateau :

" — Cette place, dit-il, est à toi : je te la donne pour tes *Mitsinali*, car je veux des *Mitsinali* "

* * *

L'amitié se cimentait plus tard à Obaoba.

Baiva y vint lui-même. On lui offrit plusieurs porcs. Prenant alors une lance, il la brisa en deux, puis il trempa chaque traçon dans le sang du porc, en remit un au chef de Kuni, et garda l'autre pour l'emporter et le suspendre dans sa *hufu*.

Kuni et Mafulu pouvaient reprendre sans crainte leurs visites d'amis.

En janvier 1905, Baiva descendit à Yule avec un groupe de Mafulus. Il avait encore quelque défiance, car, à Butou, pour le décider à s'embarquer, il fallut qu'un néophyte de Kuni lui jurât qu'on ne le tuerait pas.

La visite du "grand village" des *Mitsinali* le rassura complètement. Il ne s'était pas trompé à Valavega : les *Mitsinali* étaient des hommes de paix.

Pour marquer l'union (peut-être aussi par ambition : qui pénétrera une cervelle de canaque ?), l'emplacement destiné aux futurs missionnaires de Mafulu ne s'appellerait plus Popole tout court : Baiva décida que son nom serait Popole-Labao.

POPOLE-LABAO — STATION DE NOTRE-DAME DE LA GARDE

" Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ", dit le proverbe ; sans tarder on se mit à la fondation de la station de Mafulu.

En mars 1905, on construisit la maison destinée à recevoir les premiers missionnaires. C'était modeste et pauvre, mais

quelle
dement
Le 16
Labao
ait à li
pauvre
sur l'au
temps a
toire : J
apôtres
saires pe
De su
il fallait
placer pa
pour des
d'une cré
c'est une
constance
Il falls
table ; po
scieurs de
pays, les 1
On rêva
raient sur
nourriture
point le m
chir aux r
chemin ? (C
retint com

quelle est l'œuvre du bon Dieu qui a commencé grandement ?

Le 16 juin suivant, Mgr de Boismenu plaçait à Popole-Labao le R. P. Fastre et le Fr. Auguste Laine, et les confiait à la protection de Notre-Dame de la Garde. Dans la pauvre maison, ce même jour, par trois fois Jésus descendit sur l'autel et prit possession du district de Mafulu. Quelque temps après, s'élevait à côté de la maison un humble oratoire : Jésus-Hostie y fixait sa résidence : à ses pieds ses apôtres viendraient chercher la force et le courage nécessaires pour leurs rudes travaux.

De suite on arma de pics et de pioches les gens de Mafulu : il fallait faciliter les communications. On aurait voulu remplacer par un bon chemin les sentiers canaques si peu faits pour des pieds européens : grimper tout droit au sommet d'une crête pour redescendre à pic au fond d'un torrent, c'est une gymnastique trop rude pour nos jarrets. Les circonstances ne permirent de faire qu'un tronçon de chemin.

Il fallait songer sans retard à une demeure plus confortable ; pour se délasser du pic, les missionnaires se firent scieurs de long. Ils tirèrent des sapins qui abondent dans le pays, les matériaux d'une nouvelle maison.

On rêvait aussi un troupeau. Les " bulomakao " trouveraient sur les larges plateaux herbeux du Koialilive une nourriture abondante. Lait frais et beurre ne gêneraient point le menu du missionnaire. Réussirait-on à faire franchir aux ruminants les nombreux précipices qui bordent le chemin ? On se hasarda : on les hissa, on les poussa, on les retint comme on put : une génisse alla bien s'écrabouiller

au fond d'un précipice ; mais les autres bovidés arrivèrent sains et saufs, salués par les acclamations des indigènes. C'était le commencement du troupeau.

• • •

La route entre Obaoba et Mafulu restait toujours le cauchemar. Quand donc pourrait-on abandonner les abrupts sentiers canaques ? Mais le Fr. Auguste n'en pouvait plus. La Providence nous envoya un nouvel auxiliaire. L'arrivée du Fr. Jules Fridez permit au Fr. Auguste d'aller prendre à Sydney quelques mois de repos bien mérité.

Le Fr. Jules fut d'emblée nommé ingénieur en chef. Au risque de blesser sa modestie, je dois ajouter qu'il fit merveille. Le travail était long ; on dut s'y reprendre à plusieurs fois, car, à vivre trop longtemps de suite sous la tente dans les forêts humides de nos montagnes, on gagne vite des rhumatismes. Enfin, avec le temps on vint à bout de l'entreprise.

Maintenant un magnifique chemin de plus de 35 kilomètres permet de faire en deux jours sans fatigue le trajet entre Obaoba et Mafulu ; adieu la poésie des sentiers canaques ! mais, ma foi, on s'en passe volontiers. Tout dernièrement le P. Fastre arrivait triomphalement à Obaoba avec six bœufs, qui retournèrent chargés de provisions, amenés par les chevaux.

Pour faciliter les travaux de la station, le P. Fastre a entrepris un chemin pour chariot : la pioche mit à nu toute

une ca
s'effrit
gènes
encoml
du cher
bois né
Jusqu'à
tite cha
Déjà,
de 1910
fidèles à
de la sa
baptême
fait leur
Malhe
qui a rav
sur laqu
acheter q
reçoivent
la format
se trouve
la rapidité
tées de pa
pas émer
Au dista
sation exig
au sommet
Bella Vista

une carapace de durs et gros rochers. Mais peu à peu ils s'effritent sous l'action des immenses brasiers que les indigènes allument à leur base. Bientôt le chariot arrivera sous encombre jusqu'à la scierie installée sur un torrent le long du chemin : les *bulomakao* transporteront les planches et le bois nécessaires pour l'église et les diverses constructions. Jusqu'à présent, en effet, il n'y a à Popole-Labao qu'une petite chapelle.

Déjà, cependant, on y compte des chrétiens. La statistique de 1910-1911 marque 76 baptisés, 20 communicants, tous fidèles à leur devoir pascal, et s'approchant périodiquement de la sainte table. Durant l'année, 7 adultes ont reçu le baptême, 41 catéchumènes s'y préparent ; 15 chrétiens ont fait leur première communion.

Malheureusement, une terrible épidémie de dysenterie qui a ravagé le pays, a fauché en grande partie la jeunesse, sur laquelle nous fondions notre espoir. Nous avons pu acheter quatre petits garçons âgés d'environ cinq ans. Ils reçoivent avec les soins maternels les premiers éléments de la formation chrétienne. Ces négrillons sont plein de vie et se trouvent heureux dans leur nouvelle famille. Il faut voir la rapidité avec laquelle ils font disparaître d'énormes assiettes de patates douces ; des pesées régulières laissent les papas émerveillés des progrès de leurs nourrissons.

Au district de Mafulu, comme à celui de Kuni, l'évangélisation exige des postes secondaires. Un a déjà été construit au sommet de Paliba. On l'appelle du nom poétique de Bella Vista. Pour évangéliser ce district qui comprend 16

tribus donnant de 3,500 à 4,500 habitants répartis entre 67 villages dispersés sur un rayon de trois jours de marche, il en faudra encore un bon nombre.

* * *

Il est temps de terminer cet aperçu des travaux apostoliques dans les montagnes de la Nouvelle-Guinée anglaise. Une route de 110 kilomètres ouverte à travers les montagnes, la vie chrétienne circulant dans ces tribus, encore anthropophages, il y a quelques années à peine, voilà le résultat obtenu. Dieu soit loué de la bénédiction qu'il Lui a plu de donner à son œuvre ! Cependant, le travail n'est que commencé : les âmes ont faim de la parole évangélique ; hélas ! il leur faut attendre, faute de missionnaires. Ah ! qu'elle est dure cette pensée pour le cœur de l'apôtre.

Plus loin, à quatre jours au-delà de Mafulu, des tribus beaucoup plus nombreuses que celles de Kuni et de Mafulu, attendent le missionnaire. Mgr de Boismenu les a visitées, il a entendu leurs demandes pour avoir un *mitsinali* ; là aussi la moisson est prête, mais, hélas ! toujours la même angoisse : point de moissonneurs.

L'ouverture de ce nouveau district exige la continuation de la route : où trouver des ouvriers ? Nos braves Frères coadjuteurs sont à bout de forces ; la Nouvelle-Guinée use vite ses missionnaires.

Faudra-t-il donc voir périr des milliers d'âmes qui aspirent à la vie ? Viennent de nouveaux missionnaires, et ces âmes seront conquises au Cœur de Jésus.

Cœur
se dépe
d'entre
appel t
dévoue
sion : r
mais au
les âme
Puiss
le nouve
Vous
nions et
retentira

Combien de jeunes gens de France ont au cœur le désir de se dépenser pour la gloire de Dieu ! Peut-être plusieurs d'entre eux cherchent-ils un champ de labeur ; puisse mon appel tomber sous leurs yeux ! Leurs désirs de sacrifice et de dévouement trouveront de quoi se satisfaire dans notre mission : rude y est la vie, nombreuses y sont les privations ; mais au milieu de ces dures fatigues, endurées pour Dieu et les âmes, le cœur déborde de joie.

Puisse la Bienheureuse Jeanne d'Arc, à qui a été consacré le nouveau district, nous amener de nombreux ouvriers !

Vous tous, amis lecteurs, hâtez par vos prières, communications et sacrifices, le jour où, à travers toutes nos montagnes, retentira le même cri : " Amour et gloire au Cœur de Jésus ! "

AFRIQUE

Les Missions des Pères de La Salette

A MADAGASCAR

Par le P. Dantin

OBSTACLES ET MOYENS D'EVANGELISATION

LES OBSTACLES

LE premier obstacle que nous rencontrons sur notre route est l'attachement inné du Malgache à ses superstitions, aux us et coutumes des ancêtres, surtout dans les circonstances les plus importantes de la vie ; la naissance, le mariage, la maladie, la mort, les funérailles, etc.

Tous ces usages sont complètement païens, ou tout au moins imprégnés d'un paganisme peu compatible avec le christianisme. Aussi avec quelles difficultés un Malgache s'arrache-t-il à ces usages, dont toute la vie indigène est

tissue e
retourne
Par ex
de reven
les remèc
naire ou
core que
quille pa
sa mort
mourir sa
des préca
pour se c
sont nés ;
seraient-il
nous avon
la tentatio
En voici
Un jour,
" — Mo
" — Pou
" — J'ai
mener au n
" — Très
" — Oui
connaissanc
ingurgité d
repris conna
on a voulu

tissue et quelle tentation pour lui, même converti, d'y retourner.

Par exemple, quelle tentation, pour un Malgache *malade* de revenir à ses *mpisikidy* (sorciers), si, après avoir épuisé les remèdes indiqués par les médecins, le mal reste stationnaire ou surtout s'aggrave ! Le sorcier le guérira moins encore que le médecin ; mais, du moins, il mourra plus tranquille parce qu'il croit alors que *son sort le veut ainsi* et que sa mort devait arriver fatalement ! Pour les Malgaches mourir sans recourir aux stupides sorcelleries, c'est manquer des précautions indispensables, c'est n'avoir pas tout fait pour se cramponner à la vie. La plupart de nos chrétiens sont *nés païens, et vivent avec des païens*. Comment ne seraient-ils pas tentés de quelque retour ?... Malgré cela nous avons à enregistrer de beaux exemples de résistance à la tentation.

En voici un entre mille ;

Un jour, une jeune femme, sortant de maladie, m'aborde :

— Mon Père, je suis bien inquiète.

— Pourquoi, mon enfant ?

— J'ai été bien malade ; mes parents ont voulu me mener au *mpisikidy* (sorcier) ; mais je ne l'ai pas voulu.

— Très bien !

— Oui ! mais écoutez le reste. Un soir, j'avais perdu connaissance, et, pendant que j'étais dans cet état, on m'a ingurgité des remèdes venant du *mpisikidy*. Quand j'ai repris connaissance, on m'a raconté ce qui s'était passé et on a voulu continuer à me faire prendre les remèdes du

sorcier ; mais je les ai jetés par la fenêtre, puis j'ai pleuré, et enfin on m'a laissée tranquille.

“ — Oh ! vous avez bien agi !

“ — Mais je suis inconsolable d'avoir bu des remèdes du *mpisikidy*.

“ — Tenez-vous bien tranquille et bien en paix, car on n'offense pas le bon Dieu sans le vouloir !”

Sans m'arrêter à l'inconstance naturelle des Malgaches, qui amène si souvent des dépressions dans la ferveur de nos chrétiens, je parlerai surtout de l'obstacle des obstacles, l'immoralité.

• • •

A Madagascar, même les enfants sont atteints par le vice dès l'âge le plus tendre, on peut dire avant même qu'ils aient bien l'usage de la raison. C'est la suite inévitable de la promiscuité où vivent les deux sexes, logeant et couchant ensemble dans de pauvres taudis. Ajoutez que la plupart des parents sont encore païens, et n'inculquent à leur progéniture aucune notion de pudeur.

Aussi notre plus grande préoccupation est-elle de combattre ce mal affreux. Nous veillons tant que nous le pouvons sur les relations des jeunes gens.

Mais, que de difficultés ! Autant le Malgache contracte facilement des unions illégitimes, autant il dénoue rapidement les unions sanctionnées par le prêtre. Par ses admonestations, le missionnaire arrive assez souvent à faire réin-

tégrer
que trop

Le dé
et même
n'est qu

Cepen
état de c

Un jo

“ — I
jour, est
son fiancé
on insiste
jour de se

Des cas

Que de
Sœurs, a
poursuites
Malgaches

La fréqu
de cette pl

C'est po
vue de facil
une fois pa
serait impo

tégrer aux fugitifs le toit conjugal. Cependant il ne reste que trop de séparations définitives : environ de 5 à 10 %.

Le détestable usage de vivre maritalement plusieurs mois et même plusieurs années avant la réception du mariage, n'est que trop en honneur parmi nos Malgaches.

Cependant on constate une sensible amélioration à cet état de choses dans les chrétientés où le missionnaire réside.

Un jour, un de mes catéchistes m'aborde et me dit :

“ — Mon Père, Marcelline, que vous avez fiancée l'autre jour, est persécutée par ses parents, qui veulent recevoir son fiancé, à la maison, la nuit. Elle s'y oppose. Mais comme on insiste, elle a demandé à venir dans ma maison jusqu'au jour de son mariage. ”

Des cas semblables se présentent souvent.

Que de fois, par exemple, une brave fille, voisine des Sœurs, a dû aller leur demander asile, pour échapper aux poursuites des libertins qui n'étaient pas toujours de simples Malgaches !

LES MOYENS D'ÉVANGÉLISATION

La fréquentation de la Sainte Table est l'unique remède de cette plaie de l'*immoralité*.

C'est pourquoi nous avons organisé nos chrétientés en vue de faciliter à nos néophytes la réception des sacrements, une fois par mois, non pas dans chaque chrétienté — ce qui serait impossible vu notre petit nombre — mais dans les

chrétientés centrales qui sont comme nos chefs-lieux de canton. Là des groupes de plusieurs chrétientés viennent, au dimanche fixé par le missionnaire, entendre la sainte messe, écouter les instructions, exposer les besoins de leur âme.

Dans quelques-uns de ces mêmes centres il y a, en outre, une réunion mensuelle des *œuvres d'apostolat*, à laquelle sont convoqués les principaux membres de chaque chrétienté ; catéchistes, *mpitandrina* (gardiens) membres des comités, membres de l'apostolat de la prière. Cette réunion est précédée de la sainte messe où tous font la communion réparatrice. Ordinairement un bon nombre de simples néophytes viennent grossir le chiffre des communicants, qui atteint quelquefois de 120 à 140.

C'est ainsi que, dans ces régions privilégiées, l'élite des fidèles reçoit les sacrements deux fois par mois et même plus. A chaque grande fête, les chrétiens qui ne sont pas trop éloignés des stations, sont invités à la célébrer le plus solennellement possible.

On s'y prend plusieurs jours d'avance pour les confessions, afin que la plupart des chrétiens puissent faire la communion. C'est ainsi qu'à Noël dernier, la station de Bétafo a donné 1,700 communions. dont un millier à la messe de minuit.

Dans les stations où réside le missionnaire, la plupart de nos paroissiens reçoivent les sacrements à peu près chaque semaine. Mais on peut encore compter ceux qui se sont mis à la communion quotidienne, bien qu'il y ait de ce côté aussi un appréciable progrès.

Un je
nard, u
Tanana
dit :
" — M
sainte co
Je n'ai p
Bien c
la sainte
que ses
sainte m
transform
Ses comp
de leur c
qu'un paï
Les enl
que le Sai
banquet e
son. En m
été reçus
pressés d'y
environs d
exprès pou
Nous no
phytes en
retraite par
tientés plus
en donne at

Un jour, tandis que je faisais ma visite à Antsirabé, Bernard, un de nos meilleurs chrétiens de Bétafo, revenant de Tananarive à pied m'aborbe, à dix heures du matin, et me dit :

“ — Mon Père, je vous prie de vouloir bien mē donner la sainte communion, dont je suis privé depuis plusieurs jours. Je n'ai pu arriver plus tôt, mais je suis encore à jeun. ”

Bien des fois, ce même brave homme vient nous demander la sainte Eucharistie, bien avant le jour, lorsqu'il prévoit que ses occupations ne lui permettront pas d'assister à la sainte messe. Aussi la communion quasi quotidienne l'a transformé et en fait le plus fervent néophyte de la contrée. Ses compagnons l'ont choisi à l'unanimité comme président de leur comité religieux. Il y a dix ans à peine, ce n'était qu'un païen des plus jouisseurs. . .

Les enfants paraissent heureux de profiter de la faveur que le Saint-Père leur a faite en leur ouvrant la porte du banquet eucharistique dès les premières lueurs de leur raison. En moins de deux ans, plus de 2,000 d'entre eux ont été reçus à la table sainte, et la plupart se montrent empressés d'y revenir à chaque réunion mensuelle. Dans les environs d'Antsirabé on a même dû organiser des réunions exprès pour eux, tant ils sont nombreux.

Nous nous efforçons de renouveler la ferveur de nos néophytes en leur donnant, dans chaque centre, au moins une retraite par an. Nous en donnons plusieurs dans les chrétiens plus importantes. Ainsi, dans l'église de Bétafo, on en donne au moins six par an.

Ces retraites comportent comme exercices journaliers, quatre instructions, l'assistance à la sainte messe, à laquelle beaucoup font la sainte communion, la récitation du rosaire et le chemin de la croix fait en commun. Elles durent de 4 à 6 jours, de 7 à 8 heures du matin jusqu'à 3 à 4 heures du soir. Elles font beaucoup de bien. En voici un exemple :

Une jeune fille de 18 ans m'aborde un jour au parloir et me dit :

“ — Mon Père, j'ai une faveur à vous demander.

“ — Laquelle ?

“ — Celle de faire la retraite avec les femmes des catéchistes, qui sont logées à la Mission.

“ — Je veux bien. Mais avez-vous apporté votre provision de riz, pour les quatre jours de retraite ?

“ — Non, mon Père ; cependant je vous supplie de me recevoir tout de même, parce que j'ai un grand désir de bien faire cette retraite.

“ — J'accepte, mais en échange il faudra bien prier pour les bienfaiteurs d'Europe et pour la conversion de tous les Malgaches. ”

Elle alla chercher la natte, qui lui sert de lit, son écuelle et sa cuillère pour les repas ; elle s'enferme à la Mission pendant toute la retraite, qu'elle fait avec beaucoup de recueillement. Le résultat ne s'est pas fait attendre, car, peu de temps après, elle demandait à se faire religieuse. Elle est maintenant au noviciat indigène des Sœurs de la Providence.

Nou
visites,
toujour
les plus
des mir
gnemen
tiers, n
d'abord,
naire pr
C'est

Il y a
protestar
là dans
tout en
fois l'occ
fin approc
catholiqu
tance.

J'effect
une scèn
les gorges
nerre y pr

LES VISITES

Nous avons un grand moyen d'évangélisation dans les visites, d'abord les *visites des malades*, que nous tâchons toujours de fortifier par la réception des sacrements, même les plus éloignés, quand on nous les fait connaître. Ce sont des ministères souvent très pénibles, soit à cause de l'éloignement, soit parfois à cause du très mauvais état des sentiers, mais toujours très fructueux, et pour les malades d'abord, et aussi pour leur entourage, avec qui le missionnaire prend contact.

C'est quelquefois le point de départ de conversions.

* * *

Il y a quelques mois, j'étais appelé dans un pays tout protestant, pour assister un malade qui avait vécu jusque-là dans le protestantisme. Pendant sa dernière maladie, tout en cherchant des remèdes à son mal, il avait eu deux fois l'occasion de parler avec des missionnaires. Sentant sa fin approcher, il fut touché par la grâce et il voulut mourir catholique. Sa maison se trouvait à quatre heures de distance.

J'effectuai le trajet par un temps des plus orageux. C'est une scène à la fois grandiose et terrifiante, qu'un orage dans les gorges solitaires de la montagne : le grondement du tonnerre y produit un effet magique en se répercutant contre

les rochers qui s'en renvoient les échos de l'un à l'autre ! On prendrait peur si l'on ne se disait que le bon ange est là à vos côtés !...

J'arrive enfin près de la maison du malade. Elle est pleine de parents, tous protestants. Plusieurs par politesse viennent à ma rencontre et me saluent, mais d'un air embarrassé :

“ — Bonjour, Mompéra !

— Bonjour, mes amis ! Savez-vous qu'il faut joliment aimer les Malgaches pour venir les visiter de si loin, par des chemins pareils et par un temps semblable !

“ — Oh ! oui, mon Père, c'est bien vrai. A coup sûr, notre pasteur (norvégien) ne se donne pas tant de mal pour venir nous voir !

“ — Comment va le malade ?

“ — Très mal : il n'a plus sa connaissance. Cependant il a semblé se ranimer un peu à l'annonce de votre arrivée. ”

Je m'approche ; je l'interpelle d'une voix forte. Au grand étonnement de tous, il retrouve assez de force pour répondre à mes questions. Je l'instruis de mon mieux, l'excite au repentir, lui donne le baptême sous condition, l'absolution de même, et enfin l'extrême-onction. Mais déjà il est retombé dans sa léthargie. Je prie tout haut près de son lit, au milieu des protestants agenouillés comme moi, et presque honteux de ne savoir répondre à mes prières.

Finalement, je leur fais une courte instruction, les exhortant à entrer dans la véritable religion. Ils m'écoutent respectueusement et promettent de réfléchir.

Je s
momer
les Ma
tante e
mourir

Outr
produit
Dans
avec l'à
pauvre
sères ph

C'est s
tièdes ar
égarées,
et touch

Malhe
de prodig
en nous i
à qui not
donner p

Un soi
retraite à
peu de ter
lité, pour
m'aidait à

Je suis persuadé que plus d'un — au moins à ses derniers moments — se fera catholique, pour mourir catholique. Car les Malgaches aussi reconnaissent que, si la religion protestante est "commode pour vivre", elle ne vaut rien pour mourir. "

* * *

Outre la visite des malades, la visite des gens à domicile produit un très grand bien.

Dans ces relations plus intimes, on prend mieux contact avec l'âme si impénétrable du Malgache ; on voit de près la pauvre famille indigène ; on touche du doigt bien des misères physiques et morales ignorées.

C'est souvent l'occasion du retour à la ferveur de chrétiens tièdes auparavant, ou même du retour au bercail de brebis égarées, qu'un entretien cordial fait rentrer en elles-mêmes et touche jusqu'au fond de l'âme.

Malheureusement, notre surmenage ne nous permet pas de prodiguer ces sortes de visites. Nous tâchons d'y suppléer en nous faisant remplacer par nos catéchistes les plus zélés, à qui nous décernons le titre d' "inspecteurs" pour leur donner plus de relief et d'autorité.

Un soir — pendant que je donnais les exercices de la retraite à Saint-François-Xavier d'Andoharano — ayant un peu de temps libre, je pris avec moi le catéchiste de la localité, pour guide, ainsi que le catéchiste-inspecteur Daniel qui m'aidait à prêcher la retraite. Je me dirigeai avec eux vers

un gros village neuf, habité par des gens mal famés. Ils avaient commis un meurtre deux ans auparavant et, en punition, avaient été contraints, par le Gouvernement, à se grouper en un seul hameau.

Je me dirigeai d'abord chez le *mpiadidy* (personnage analogue à nos maires de communes).

Pris au dépourvu, il n'eut pas le temps de m'éviter, mais il fut d'une froideur déconcertante. Sa femme parut, cependant, moins défiante que lui.

Je voulus visiter aussi ses plus proches voisins, mais les portes se fermèrent avec fracas à mon approche.

J'allai plus loin et trouvai enfin une maison ouverte. J'entre. Je rassure les maîtres du logis qui ont l'air bien craintifs ; puis je me mets à parler de bagatelles.

Peu à peu, les enfants s'approchent par curiosité : ils n'avaient jamais vu de si près la grande robe et la grande barbe du missionnaire ! Ensuite quelques grandes personnes viennent aussi. Finalement, la maison regorge de curieux. Ceux qui ne peuvent entrer se mettent, qui à la porte, qui aux fenêtres, pour voir et écouter.

Alors je hasarde quelques mots de religion, puis je finis en priant ceux qui le pourront facilement de venir, le lendemain, assister à la messe dans la chapelle de la localité. Là, je leur ferai voir de belles images et leur apprendrai des choses nouvelles. La plupart hésitent à répondre. Quelques-uns promettent pour me faire plaisir.

De là, je sors pour achever le tour du village. Cette fois, la

plupart
pagueu

Tout

tres, s'a

lui une

laisse d'

défenda

cours de

nombre

avait aff

de me d

quelques

verse, où

et très p

res à un

difficulté

encore !

Sur ce,

logis. J'y

n'eût été

les bons e

De timi

au missior

craindraie

fougueux

ment tête

plupart des portes me sont ouvertes : les enfants m'accompagnent, gambadant joyeux autour de moi.

Tout à coup, un Malgache, un peu mieux mis que les autres, s'attaque à mon catéchiste-inspecteur et engage avec lui une vive polémique ; c'était un évangéliste protestant. Je laisse d'abord les deux Malgaches croiser leurs épées, chacun défendant assez bien sa partie. Mais voici qu'accourt au secours de son compagnon un second évangéliste, que suivent nombre de Malgaches, curieux d'assister au tournoi. Si l'on avait affaire à des gens de bonne foi, cette joute serait loin de me déplaire. Mais ce n'est guère le cas. Aussi, au bout de quelques instants, craignant la mauvaise issue d'une controverse, où les gens simples retiennent surtout les objections et très peu la réfutation qu'on en fait, j'invite nos adversaires à un débat privé, où l'on aurait le temps d'écouter leurs difficultés et d'y répondre péremptoirement. Je les attends encore !...

* * *

Sur ce, la nuit était arrivée. Il fallait rentrer à mon petit logis. J'y retournai rêveur, craignant que le débat de la fin n'eût été suscité par l'esprit de ténèbres pour faire avorter les bons effets de ma visite.

De timides Malgaches oseraient-ils le lendemain, rendre au missionnaire sa visite en assistant à la sainte messe ? Ne craindraient-ils pas plutôt d'encourir les disgrâces de leurs fougueux évangélistes qu'ils avaient vus tenir audacieusement tête au *Vasàha* ?

Je récitai mon bréviaire et mon chapelet avec l'intention d'attirer sur eux la protection de Notre-Seigneur et de la Bonne Mère. Je fis prier à la même intention mes catéchistes et leurs familles.

* * *

Le lendemain, quel ne fut pas notre contentement de voir arriver vingt-quatre personnes, hommes et femmes, du village visité la veille ! Leur assistance à la sainte messe fut très respectueuse et nos cérémonies religieuses eurent le don de vivement les intéresser. C'est si froid et si nu chez les protestants ! Les belles images du catéchisme illustré, qui tapissaient les murs de la chapelle, excitèrent leur admiration. Mon instruction porta, à dessein, sur les preuves de la véritable Eglise du Christ.

Puisse Notre-Dame de la Salette leur donner la persévérance dans la recherche de la vérité, malgré les milles taquineries qu'ils auront à essayer de la part de leurs familles et surtout de leurs évangélistes, désolés de perdre leurs meilleurs ouailles !

ECOLÉS. — CATÉCHISMES. — ASSOCIATIONS
D'AUXILIAIRES

Un de nos meilleurs moyens d'évangélisation les plus efficaces, s'exerce, sur l'enfance et la jeunesse, par le travail des Frères, Sœurs, maîtres et maîtresses indigènes. Ces éduca-

teu
gar
Il
tien
et n
eux
char
donr
3,000
tiens
pare
qu'ils
mot,
chrét
Ces
vices.
pouvi
En
l'Euro
de plu
taines
" V
départ
me suf
être ob
consaci
qu'à la
de ma
malheu

teurs tiennent 12 écoles, où l'on instruit 1,323 élèves, 700 garçons et 923 filles.

Il s'exerce aussi par nos catéchistes, ou directeurs de chrétientés, qui nous secondent, lorsque nous sommes présents, et nous remplacent lorsque nous sommes absents. Ce sont eux qui président les réunions des fidèles, dirigeant les chants et les prières, faisant les instructions religieuses. Ils donnent, presque journellement, des leçons de catéchisme à 3,000 enfants et à 5,000 catéchumènes. Ils visitent les chrétiens, stimulent les tièdes, admonestent les scandaleux, préparent les malades à bien mourir et baptisent les païens qu'ils arrivent à bien disposer à cette heure suprême. En un mot, ils nous remplacent en tout, pour l'administration des chrétientés, sauf pour les sacrements autres que le baptême.

Ces excellents auxiliaires nous rendent d'éminents services. Ils nous en rendraient de plus précieux encore, si nous pouvions leur servir un traitement plus avantageux.

En juin dernier — quelques jours avant mon départ pour l'Europe — le brave Daniel, un des plus dévoués, fondateur de plusieurs chrétientés, convertisseur de plusieurs centaines de Malgaches, venait me trouver et me disait :

“ Vous allez partir. Je tiens à vous avertir, avant votre départ, que le traitement que vous me donnez ne peut plus me suffire, pour moi, ma femme et mes cinq enfants. Je vais être obligé de quitter le service de la Mission auquel je me consacre depuis vingt ans et auquel je m'étais engagé jusqu'à la mort. C'est pourquoi je vous demande de me dégager de ma promesse et de me bénir afin qu'il ne m'arrive pas malheur. ”

Je le dissuadai de mon mieux ; mais je n'arrivai pas à le convaincre, parce que, vu la pauvreté de la Mission, je ne pus porter son traitement de 20 à 25 francs.

Qui nous aidera aussi à élever le traitement de nos catéchistes directeurs de chrétientés, dont beaucoup ne touchent que 7 francs 50 ou même 5 francs par mois ?

• • •

Après les maîtres et les catéchistes, nos meilleurs auxiliaires sont les *Comités*, composés des hommes les plus religieux et les plus influents de chaque chrétienté.

Sous la direction du catéchiste, ils s'occupent de tout ce qui touche au matériel de leur église, et aussi de l'avancement spirituel de la chrétienté. Ils visitent les malades ; les pauvres, à qui ils font une petite aumône prise sur le modeste fonds de la communauté chrétienne ; les enfants qu'ils conduisent au catéchisme ; les chrétiens scandaleux qu'ils réprimandent et ramènent souvent à résipiscence ; les païens et les protestants que, parfois, ils convertissent. C'est par eux que commencent la plupart des conversions.

Les membres de l'Apostolat de la prière et des Confréries de Notre-Dame de la Salette et de Saint-Joseph nous sont aussi d'un grand secours. Ils s'efforcent d'attirer les bénédictions du ciel sur la Mission par leurs prières, leurs bons exemples et aussi leurs bons conseils.

• • •

Le p
rance de
sont de g
ton : " T
ment ren
de fréque
rendent
Une fo
vantes :
" Comb
lariser et
" Comb
tants ?
" Comb
" Comb
" Combi
ger de mo
" Combi
" Combi
au catéchi
" Combi
" Combie
chrétienté ?
De plus,
une réunion
tous les Pèr
bre du Com

Le plus difficile à obtenir, c'est l'assiduité et la persévérance de tous ces précieux auxiliaires : car nos Malgaches sont de grands enfants, chez qui se réalise à merveille le dicton : " Tout nouveau, tout beau. " Nous devons incessamment renouveler leur ferveur et exciter leur émulation par de fréquentes réunions, où ils reçoivent les sacrements et rendent compte de leur travail.

Une fois par mois, ils ont à répondre aux questions suivantes :

" Combien avez-vous aidé d'unions illégitimes à se régulariser et de ménages séparés à s'accorder ?

" Combien avez-vous converti de païens ? — de protestants ?

" Combien avez-vous ramené de paresseux à la ferveur ?

" Combien avez-vous visité de malades ?

" Combien avez-vous instruit et baptisé de païens en danger de mort ?

" Combien avez-vous fait d'enterrements chrétiens ?

" Combien avez-vous fait inscrire d'enfants aux écoles ou au catéchisme ?

" Combien avez-vous dépensé en bonnes œuvres ?

" Combien avez-vous encore d'argent dans la caisse de la chrétienté ?"

De plus, tous les trois mois, a lieu, au centre de la Mission une réunion générale de nos auxiliaires. Là, en présence de tous les Pères de la Station et de l'élite du district, un membre du Comité central de chaque canton lit le rapport des

succès obtenus durant le trimestre. Parmi ces rapporteurs, les uns apportent de magnifiques gerbes d'œuvres de zèle et sont applaudis de toute l'assistance. D'autres avouent n'avoir pas grand'chose à relater, mais font de belles promesses pour le trimestre à venir.

A la fin de l'année, de modestes récompenses : petits livres, images, chapelets, etc., viennent parfois combler de joie les plus ardents de ces ouvriers volontaires, en attendant que Dieu les récompense plus efficacement dans son beau ciel.

• • •

Voici, à titre d'exemple, le rapport de la paroisse de Saint-Louis de Bétafo, lu dans la réunion présidée par Mgr de Saune, en août 1912. C'est le résumé des travaux accomplis en six mois par les zélateurs de cette paroisse, la plus importante de la Mission. Chacun des sept cantons du district a aussi fourni un rapport analogue : ce qui a beaucoup intéressé Sa Grandeur :

Résultats obtenus en six mois dans la paroisse de Bétafo :

Unions chrétiennes régularisées et menages accordés.....	15
Visites des malades.....	2,660
Protestants convertis.....	38
Païens convertis.....	22
Chrétiens négligents ramenés à leur devoir.....	201
Catéchumènes inscrits.....	109
Enfants inscrits aux écoles des Frères ou des Sœurs.....	34
Baptêmes de malades en danger de mort	7
Enterrements chrétiens.....	26

On s
a détac
narive,
15 mai
Betafo
qu'une
une égli
pas être
d'être t
de la reli
tafo, qui
commun
mille. A
l'église,
sion des
une mès
personne
Une é
s'impose
Aux à
fonds pot
de nos ma
Et tous
mérite de
par ces p
Père : j'éti

CONCLUSION

On sait que le Saint-Siège, satisfait des résultats obtenus, a détaché notre Mission du vicariat apostolique de Tananarive, pour l'ériger en préfecture apostolique. (Décret du 15 mai 1913).

Betafo, le chef-lieu de la nouvelle préfecture, ne possède qu'une église primitive, ressemblant plus à un hangar qu'à une église. Cette église-hangar a outre l'inconvénient de ne pas être convenable pour une capitale, celui plus grave d'être tout à fait insuffisante, grâce au progrès merveilleux de la religion catholique dans la contrée. La paroisse de Bétafo, qui, il y a quatorze ans, comptait environ vingt-quatre communions par semaine, en donne maintenant plus de mille. Aussi nos fidèles sont-ils empêchés, par l'exiguité de l'église, d'assister tous aux offices solennels, malgré l'exclusion des élèves des Frères et des Sœurs, qu'on fait assister à une messe basse, pour laisser la place libre aux grandes personnes seules.

Une église plus convenable, et surtout plus spacieuse, s'impose à Bétafo.

Aux âmes charitables de vouloir bien nous fournir les fonds pour la construire ! Quant à nous, nous travaillerons de nos mains à la construction de l'édifice.

Et tous, donateurs et constructeurs, nous aurons le même mérite devant Dieu, et la même récompense, celle promise par ces paroles du divin Maître : " Venez les bénis de mon Père : j'étais sans asile, et vous m'avez abrité ! "

teurs,
à zèle
ouent
s pro-

petits
ler de
atten-
ns son

Saint-
Mgr de
omplis
lus im-
istrict
up in-

... 15
... 2,660
... 38
... 22
... 201
... 109
... 34
... 7
... 26

ASIE

Bergers et Bergeries de Judée

Par le R. P. LEDERLIN

Des Pères Blancs, supérieur de Sainte-Anne à Jérusalem

SUITE (1)

En plus des cavernes dont nous venons de parler, nous signalerons encore de très anciens parcs construits généralement à proximité d'antiques citernes. Ces parcs sont des enceintes circulaires formées d'énormes pierres dressées les unes à côté des autres. Leur diamètre varie de dix à vingt-cinq mètres, la hauteur est d'environ un mètre.

Etablis en plein air, sur des plateaux, ces parcs ne peuvent servir que durant l'été et l'automne ; les chèvres ne sauraient y résister au froid et aux pluies de l'hiver ; les bergers eux-mêmes auraient rudement à pâtir des rigueurs de la mauvaise saison.

On rencontre de très beaux spécimens de ces archaïques

(1) Voir le numéro précédent.

berger
de Jul
sées et
néglige
passag
démon
séjour
jamais
murail

Sauf
de form
des grot
L'éter
nombre
tions de
vaste et
bri du f
ou même
à 1 mêt
broussail
L'abri
de pierre
rent. Par
côtés.

Cette es

bergeries sur divers points de la *barryeh* (campagne déserte) de Juba et de Benjamin. Quelques-unes sont encore utilisées en été par les semi-bédouins ; le plus grand nombre est négligé. C'est à elles que semblent faire allusion plusieurs passages de la Sainte Ecriture. Leur conservation démontre que, soit en été, soit en hiver, les troupeaux séjournant en rase campagne, ou dans le désert, n'étaient jamais enfermés dans des clôtures consistant en hautes murailles de maçonnerie.

* * *

Sauf de très rares exceptions, un mur en pierres sèches, de forme semi-circulaire, s'élève à plusieurs mètres en avant des grottes et *araq* servant de bergeries.

L'étendue de cette enceinte dépend naturellement du nombre des brebis, et elle est en rapport avec les proportions de la grotte elle-même. Quand la grotte est élevée, vaste et largement aérée, les bergers, pour se mettre à l'abri du froid, construisent le mur sous la voûte, à l'entrée, ou même un peu à l'intérieur. Sa hauteur varie de 1 mètre à 1 mètre 50. Parfois on le surélève encore avec des broussailles épineuses.

L'abri nommé *sedd* n'a besoin que d'une ou deux rangées de pierres courant sur le bord des seuils formés par le torrent. Par contre il doit être soigneusement protégé sur les côtés.

Cette enceinte en pierres sèches se nomme *sirah* (pl. : *siar*);

c'est le terme commun qui sert à désigner un enclos protégeant les brebis et les chèvres, et c'est le vrai nom de la bergerie.

* * *

Les bergeries sont toutes munies d'une entrée ménagée dans l'enceinte qui les protège.

Presque toujours l'entrée est établie près de l'un des points de jonction où le mur en pierres sèches rejoint la roche de la grotte. Elle consiste en deux montants formés chacun soit d'une longue pierre brute dressée sur le sol, soit de plusieurs grosses pierres posées à plat l'une sur l'autre.

V. — LE PORTIER

C'est lorsque le propriétaire réside au désert avec sa famille, que le berger de profession peut le plus facilement se retirer chez lui pour la nuit ; car, passé le printemps, il devra demeurer constamment avec ses bêtes dans la campagne et ne pourra plus s'absenter que lorsque le troupeau rentrera dans l'enclos qui, au village, précède la maison de son maître, c'est-à-dire vers le milieu de l'automne.

Ces détails, rapprochés de la description déjà donnée de la porte ou entrée de la bergerie, permettent de comprendre sans aucune difficulté ces paroles de Notre-Seigneur : " Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis ; c'est à lui que le portier ouvre ".

Ce passage ne vise, en effet, que les cas très réels et assez

fréque
soir à
brebis
de far
nir le
priétai
l'entrée
aux ch
Rien
tudes p
comme

Et cep
courant
commen
C'est
entendre
de haute
sible à N
aperçu ce
cru qu'en
peau au g
tier. Dès
portier de
il y aurait
cherche à

fréquents où le berger de profession, après être revenu le soir à la bergerie, remet le troupeau à la garde de son maître : brebis et chèvres sont en sûreté sous la surveillance du père de famille, et le berger s'en va coucher chez lui pour revenir le lendemain matin. A son retour, celui des fils du propriétaire qui a charge de fermer et d'ouvrir la *sirah*, dégage l'entrée, et le berger reprend le troupeau pour le conduire aux champs.

Rien de plus simple, et tout israélite au courant des habitudes pastorales comprenait l'allusion faite par le Sauveur, comme de nos jours tout fellah la comprendrait encore.

• • •

Et cependant ce passage très clair, pour quiconque est au courant des usages de Palestine, ne l'est pas du tout pour les commentateurs, qui les ignorent.

C'est que, par la porte de la bergerie, ces derniers veulent entendre quelque chose comme le portail d'une cour entourée de hautes murailles. Ils ne réfléchissent pas qu'il était impossible à Notre-Seigneur de nous donner en deux mots un aperçu complet des coutumes locales. C'est pourquoi ils ont cru qu'en règle générale, les bergers abandonnaient le troupeau au gardien attitré qu'ils veulent découvrir dans le portier. Dès lors, l'embarras des commentateurs est extrême : le portier des bergeries met leur esprit à la torture, et vraiment il y aurait de quoi si le texte évangélique avait le sens qu'on cherche à lui donner bien à tort.

Quant aux rationalistes, comme Julicher, ne réussissant pas à trouver une explication naturelle, ils déclarent triomphalement que le passage de saint Jean relatif au portier " n'a point de sens ".

Des savants catholiques eux-mêmes, comme le P. Durand, estiment " qu'on a recherché assez inutilement " ce que signifiait le portier de la parabole du bon Pasteur.

Pensant triompher de la difficulté, le commentaire de la Bible de Crampon imagine la solution suivante :

Dans ce pays, plusieurs bergers se réunissent le soir, et rassemblent pour la nuit leurs brebis dans un vaste espace entouré de palissades ou de murs grossiers. Un portier veille à la porte. Dès le matin les bergers, après avoir passé la nuit sous des tentes avec leur famille, viennent à la bergerie, etc.

• • •

Bien que le simple exposé des faits suffise seul à expliquer les paroles de Notre-Seigneur, nous ajouterons ici quelques éclaircissements complémentaires.

Nous avons dit ce qu'est la porte d'une bergerie dans le désert de Judée.

A ceux qui seraient étonnés de ce qu'une entrée obstruée par des fagots d'épines puisse prendre le nom de porte, nous ferons observer que la " porte " (*bab*) n'a pas chez les Sémites le sens très spécial que nous lui donnons en Europe.

Ce terme ne sert pas seulement à désigner une clôture en fer ou en bois, il désigne aussi plus simplement une ouver-

ture, un
bien qu
d'une g
" porte

Le ca
revenir
cela suff
vin Maî
qui se fa
l'été. Ma
de la ber
venait à
titre. Cha
ouverte d
point alor
que pers
taires de t
prement d

Enfin, q
plusieurs l
spécialeme
dans l'erre
n'existe pa
parlant des
de nos jour
faisaient ce
de Jésus-Cl

ture, un passage. La bouche d'une citerne est une " porte ", bien que la citerne ne soit pas munie d'un couvercle ; l'entrée d'une gorge resserrée entre deux montagnes est encore une " porte ", etc.

Le cas du berger de profession se retirant chez lui pour revenir le lendemain matin se présente assez fréquemment : cela suffit pour justifier l'allusion de Notre-Seigneur. Le divin Maître n'avait pas à expliquer à ses auditeurs que ce qui se fait à l'époque du printemps n'a pas lieu pendant l'été. Malgré le nom de " portier " donné à celui des hôtes de la bergerie d'en ouvrir et d'en fermer l'entrée, l'idée ne venait à personne qu'il pût être question d'un portier en titre. Chacun savait que l'entrée des bergeries du désert reste ouverte du matin au soir ; les brebis et les chèvres n'étant point alors dans l'enceinte, pourquoi la fermerait-on ? Mieux que personne Notre-Seigneur savait aussi que les propriétaires de troupeaux n'auraient su que faire d'un portier proprement dit.

Enfin, quand des commentateurs affirment qu'en Palestine plusieurs bergers confient leurs troupeaux à un seul gardien, spécialement chargé de surveiller un enclos commun, ils sont dans l'erreur. Ce gardien unique de plusieurs troupeaux n'existe pas plus que le portier de leurs rêves. D'ailleurs, en parlant des veilles de nuit, nous constaterons que les bergers de nos jours gardent leurs troupeaux exactement comme le faisaient ceux des environs de Bethléem, lors de la naissance de Jésus-Christ.

VI. — EDUCATION DU BERGER. —
SON ACCOUTREMENT. — SES ARMES.

Dès l'enfance, le fellah palestinien, tout comme le nomade, est initié à la vie pastorale.

Bambin, il garde les agnelets et les chevreaux qui ne peuvent encore suivre le troupeau de son père. Il folâtre en leur compagnie, ou bien, à proximité des cabris, il joue avec d'autres enfants de son âge.

A dix ou douze ans, armé d'un petit bâton, il peut déjà conduire un certain nombre de bêtes dans la banlieue du village.

Puis, de douze à quinze ans, nombre de jeunes pâtres accompagnent soit un frère plus âgé, soit un berger de profession.

Ce n'est guère que vers dix-huit ans qu'un jeune homme devient capable de conduire seul et au loin un troupeau d'une centaine de têtes. Pour parcourir le désert et y séjourner, il faut, avec des jarrets d'acier, l'habitude des privations et des longues veilles, du courage et de la décision. Pour tirer l'eau des citernes et abreuver le troupeau, il faut des forces viriles; il en faut encore pour porter sur les épaules une bête blessée.

C'est donc du vrai berger de vingt à trente ans que nous allons ici nous entretenir.

* * *

La v
10 D
(*gamis*)
à la cein
de la ch
bande fi
tantôt re
sont reli
nuque, d
nement,
20 D'u
est ouver
se replia
Chemi
dessus du
moyen d'i
plis de ces
c'est dans
de naître,
réussi à ce
30 Par
l'aba.
Le *farou*
toison adhe
qu'aux gen
laine est po
tourne l'ha
L'aba est

La vêtement du berger se compose, en hiver :

1o D'une longue et très ample chemise en coton blanc (*gamis*), qui descend jusqu'à terre, mais est relevée et serrée à la ceinture. Au lieu de se rétrécir aux poignets les manches de la chemise s'élargissent et se terminent par une longue bande finissant en pointe. Les manches sont tantôt pendantes, tantôt retroussées. Pour le travail, les pointes des bandes sont reliées en avant du corps, puis reportées derrière la nuque, de sorte que les mouvements des bras n'en sont aucunement gênés.

2o D'une robe (*tob*) en étoffe de coton colorée. Cette robe est ouverte par devant sur toute sa longueur, les deux pans se repliant l'un sur l'autre, et descend jusqu'à la cheville.

Chemise et robe sont relevées de quelques centimètres au dessus du pied ou jusqu'à mi-jambe, et serrées à la taille au moyen d'une large ceinture de cuir. Grâce à l'ampleur des plis de ces vêtements, le sein du berger lui sert de magasin, c'est dans son sein qu'il place soit un petit agneau qui vient de naître, soit des œufs de perdrix, ou des oiseaux qu'il aura réussi à capturer.

3o Par dessus la *tob*, le berger porte le *faroueh* ou bien l'*aba*.

Le *faroueh* est un énorme paletot en peau de mouton avec toison adhérente. Muni de larges manches, il descend jusqu'aux genoux et n'a point de collet. Quand il fait très froid la laine est portée en dedans ; quand le temps est doux, on retourne l'habit et la laine reparait à l'extérieur.

L'*aba* est un ample et épais manteau tissé en laine et strié

de larges bandes noires et blanches dans le sens de longueur. Ce manteau est formé de trois pièces : une par derrière et deux par devant. La couture qui les réunit passe sur les épaules et les côtés. Sur les côtés deux larges ouvertures permettent de passer les bras. L'*àba* n'a point de collet et descend jusqu'au-dessous des mollets. Grâce à l'épaisseur du tissu, c'est un vêtement très chaud et presque imperméable. La nuit il remplace avantageusement une couverture.

Quand le vent du nord souffle avec violence ou que les rafales de l'ouest et la pluie viennent fouetter le visage du berger, celui-ci hausse la partie supérieure de l'*àba* par dessus sa tête, et replie l'un sur l'autre les pans qu'il retient avec les mains. Ainsi enveloppé, il n'a rien à craindre des bourrasques ; car on n'aperçoit plus guère que ses yeux et son nez.

Jérémie, le prophète d'Anathot en Benjamin, très au courant des habitudes locales, avait en vue l'image du pasteur se protégeant ainsi quand il disait de Nabuchodonosor : " Il s'enveloppera du pays d'Egypte comme un berger s'enveloppe de son manteau ", voulant dire par là que rien ne lui en échapperait.

En été, le berger se contente souvent de la chemise et d'un léger manteau en laine très souple.

Pour protéger sa tête, été comme hiver, le berger porte un *mendil* ou *kouffyé* sous lequel il place souvent une petite calotte en coton (*araquiyé*).

Le *mendil* ou *kouffyé* est un grand fichu en coton ou en soie de couleur noir, jaune ou blanche. Ce fichu est placé

sur la t
guemen
le long c
repliée p
tège la t
nue sur
l'épaisse
tête qu'e
deux bot
formant
la desseri
me triang
flottantes
en les ins
A la pl
désert de
C'est ur
tres de dia
sières autc
poils de ch
dessus la t
Manquant
délié, il est
de pour fra
Le berge
semelles en
légères sand
pierreux, il

sur la tête de façon à ce que l'une des extrémités pende longuement au milieu du dos, tandis que deux autres retombent le long des oreilles sur les épaules. L'extrémité antérieure est repliée par dessous le fichu, de sorte que cette coiffure protège la tête, la nuque et une partie du front. Elle est retenue sur la tête *àgal*, corde en laine ou en poils de chèvre de l'épaisseur du doigt. Cette corde fait deux fois le tour de la tête qu'elle serre légèrement au-dessus des oreilles. A ces deux bouts, la corde est reliée par des cordelettes, enlacées formant un nœud coulant, pour permettre de la serrer ou de la desserrer à volonté. A ces cordelettes, une amulette de forme triangulaire est parfois attachée. Quand ces extrémités flottantes du fichu gênent le berger, il les relève et les fixe en les insérant sous l'*àgal*.

A la place de l'*àgal*, les pâtres du nord (Galilée, Samarie, désert de Benjamin) portent le *merir*.

C'est une corde toute ronde et dure, ayant deux centimètres de diamètre. Elle est formée d'une tresse de fibres grossières autour de laquelle s'enroulent de fines cordelettes en poils de chèvre. Le *merir* fait également un double tour par dessus la tête. On croirait voir un gros boudin très noir. Manquant de souplesse, il tient moins sur la tête que l'*àgal* ; délié, il est utilisé dans les rixes : on le manie comme une corde pour frapper un adversaire.

Le berger est chaussé de souliers indigènes sans talons, à semelles en peau de chameau ou de buffle, ou bien de très légères sandales. Quand le terrain à parcourir n'est pas trop pierreux, il marche pieds nus.

A sa ceinture est toujours fixée en arrière une pochette de cuir durci. Cette pochette renferme une grosse épingle en fer, des pincettes pour retirer les épines et échardes qui viendraient à s'enfoncer dans ses pieds, une pierre à fusil (*sououané*), de l'écorce de *Phagnalon rupestre* (*soufan* ou *qedih*) qui remplace l'amadou, quelques grossières aiguilles un peu de fil et de ficelle pour raccommoder un habit déchiré ou bander la patte blessée de quelque bête, un petit peigne en bois et... un petit miroir que l'on place parfois entre l'*agal* et la tête.

N'oublions pas un couteau, suspendu aussi à la ceinture par une chaînette de fer. La lame, d'environ 15 centimètres de longueur, se replie sur le manche qui est en corne.

Dans l'*agal* ou le *merir* est généralement dissimulée une forte aiguille de 8 à 10 centimètres qui sert à donner des pointes de feu, etc...

Le berger de Judée porte toujours un fort bâton en bois de chêne. Quand le bâton est droit, il prend le nom de *dra* ou de *heraoua*.

Fréquemment le bâton un peu arqué vers le milieu est légèrement aplati des deux côtés dans sa partie la plus épaisse, la face étant taillée en biseau : cette forme de bâton est nommée *hanfa*.

Une troisième forme se termine en massue ronde ou allongée, garnie ou non de clous à tête ronde ; c'est le *dabbous*.

La *hanfa* et le *dabbous* sont ces armes terribles entre les mains d'un homme vigoureux et adroit.

C'est dans l'une ou l'autre de ces formes que nous devons

reconn
tionné
pour c
bâton
Les
les trait
l'une de
deux f
houlette
rain au
Les b
bâton,
n'est ja
tiennent
courbé :
monture
La fro
d'une ép
en cuir s
laine, do
Elle sert
s'éloigne
tes d'ad
'ne pas
de berger
pression
usitée cor
Entre l
dans une

reconnaitre incontestablement le " bâton du pasteur " mentionné par l'Écriture. Quand le jeune David s'avancait pour combattre Goliath, il n'avait d'autres armes que son bâton et sa fronde.

Les peintres représentent volontiers Notre-Seigneur, sous les traits du bon Pasteur, portant un long bâton recourbé à l'une de ses extrémités ou bien une houlette à spatule. Ces deux formes sont totalement inconnues en Palestine ; la houlette à spatule serait, d'ailleurs, inutilisable dans un terrain aussi sec et aussi pierreux qu'est le sol du désert.

Les bouviers (*adjjal*) de Samarie portent un long et gros bâton, mesurant 1 m. 60 ou 1 m. 80 de longueur ; mais il n'est jamais recourbé à l'extrémité. Les cavaliers bédouins tiennent à la main une légère baguette flexible à bout recourbé : elle ne leur sert que pour diriger ou exciter leur monture.

La fronde, très commune parmi les bergers, se compose d'une épaisse rondelle tissée en laine (quand elle n'est pas en cuir souple), et de cordelettes très solides également en laine, dont l'une est munie d'un œillet pour passer le pouce. Elle sert à lancer des pierres aux brebis et aux chèvres qui s'éloignent trop : elle est employée également dans les luttes d'adresse. Les Benjamites avaient la réputation de " ne pas manquer un cheveu " avec leur fronde. Nombre de bergers de nos jours ont hérité de leur adresse, et l'expression biblique " ne pas manquer un cheveu " est encore usitée comme il y a trois mille ans.

Entre la ceinture et la robe, tout berger porte enfermée dans une gaine en bois la *chebryé*. C'est un coutelas à dou-

ble tranchant affilé et à pointe aiguë dont la lame a vingt centimètres de longueur sur trois de largeur à la base. Cette lame forme un angle très prononcé vers le milieu. La poignée est en bois, plate et ornée de clous à tête ronde ; elle se termine en forme de triangle, pour empêcher qu'elle ne s'échappe de la main. Avec sa courbure et son double tranchant la *chebryé* fait des blessures atroces.

A ces armes traditionnelles les bergers de nos jours ajoutent le fusil. Il y a vingt ans, le fusil à pierre et la corne à poudre étaient en grand honneur. Actuellement les pâtres cherchent à se procurer des fusils perfectionnés, et à la place de la corne à poudre, ils portent volontiers la ceinture garnie de cartouches à balles.

* * *

L'équipement du berger se complète indispensablement par un sac à provisions et un seau.

Le sac à provisions (*djerab* ou *zououadé*) est une peau d'agneau raclée, desséchée et assouplie, dont l'ouverture est munie de deux lanières permettant de l'accrocher à l'épaule ou au bras. C'est dans ce sac que le pâtre dépose les galettes dont il se nourrit dans ses longues courses ; parfois il y ajoute quelques olives et quelques figes sèches.

Sauf durant la saison des pluies, où il est assuré de trouver de l'eau dans les creux des rochers, notre homme se munit encore d'une outre minuscule en peau de chevreau, contenant une petite provision d'eau ou de lait aigre. Quand ses bêtes

o
n

l
ça
dj
te
Pr
" s

fat
(de
d'u
cro
en l
guè

Or
le jou
trou
le lev
Si l
pluie,
de séc
Au
comme

ont du lait, inutile de dire qu'il boit sans scrupule aux mamelles des brebis et des chèvres.

C'est dans son *djerab* que David avait placé les cinq cailloux ramassés dans le lit du torrent, au moment où il s'avancait pour combattre l'ennemi d'Israël. C'est encore au *djerab* que le Sauveur fait allusion, lorsque, voulant exhorter ses apôtres à une absolue confiance dans le secours de sa Providence, il leur recommande de ne pas se munir de " sac " à provisions.

Si le troupeau doit être abreuvé à une citerne isolée, il faut de plus apporter chaque jour un seau de cuir souple (*delou*) et une longue corde. L'orifice du seau est entouré d'une petite bande de cuir, et muni de deux traverses de bois croisées. La corde est attachée au centre : elle est tressée en laine ou en poils de chèvre. Seau et corde ne pèsent guère.

VII. — OCCUPATIONS DU BERGER

La sortie du troupeau

On est à l'époque du *rebi* ; les brebis ont du lait. Dès que le jour paraît, femmes et bergers se mettent à traire. Le troupeau ne pourra guère quitter le *sirah* qu'une heure après le lever du soleil.

Si la rosée a été abondante ou s'il est tombé une forte pluie, on attendra davantage, pour que l'herbe ait le temps de sécher un peu.

Au moment du départ, l'entrée de la bergerie est dégagée comme nous l'avons dit plus haut. Prenant alors une brebis

par la laine du cou, le berger la tire au dehors ; puis il en saisit une autre de la même façon ; il se tient ensuite un peu de côté à l'extérieur, ou sur le mur, et par ses appels invite le troupeau à sortir. Le plus souvent un camarade est obligé de lui venir en aide et de pousser les bêtes de l'intérieur. Enfin le courant s'établit ; brebis et chèvres se précipitent tumultueusement vers la porte.

Au fur et à mesure qu'elles passent l'entrée, le berger les touche légèrement à la tête avec son bâton : c'est ainsi qu'il reconnaît et compte ses bêtes une à une. Cette coutume date du temps des patriarches. Le Lévitique nous apprend en effet que les Israélites devaient au Seigneur la dîme du menu bétail " passant sous le bâton du pasteur ". Dans une de ses prophéties, Jérémie dit aussi : " Les troupeaux passeront sous la main de celui qui les compte ".

Tout berger de profession connaît chacune de ses bêtes au point de la retrouver alors même qu'elle serait mélangée entre mille autres. Les paroles de Notre-Seigneur : " Les brebis entendent la voix du pasteur . . . , le pasteur appelle par leur nom ses brebis ", se vérifient encore à la lettre. Les bergers de la Palestine donnent un nom particulier, non point à chacune, mais à bon nombre de leurs brebis et de leurs chèvres. J'ai recueilli plus de cinquante de ces noms : ils indiquent la couleur de la bête, une nuance dans la couleur, une tache spéciale au front ou à une patte, des oreilles longues ou courtes, une oreille à moitié coupée, la présence de cornes, etc.

Peu à peu les brebis s'habituent à obéir au berger qui les appelle ainsi nommément.

(A suivre).